title : Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière, tome I.

creator : Claude Bernard Petitot

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/petitot\_/

source :. M. Petitot (éd), *Œuvres de Molière, avec un commentaire historique et littéraire ; précédées du tableau des mœurs du dix-septième siècle, et de la vie de Molière*, Nouvelle édition, tome 1 à 6, J.P. Aillaud, Paris, 1829.

created : 1829

language : fre

## Vie de Molière.

$1$ Jean-Baptiste Poquelin, qui prit depuis le nom de Molière, naquit à Paris en 1620. Sa famille, fort ancienne, possédait une charge de tapissier du roi, à laquelle il fut destiné dès son enfance. Élevé sous les piliers des Halles, où il était né, n’ayant de rapports qu’avec les enfants des frippiers et tapissiers du voisinage, il passa ses premières années dans l’ignorance et l’inaction ; mais peut-être ce temps ne fut-il pas entièrement perdu pour lui. Doué d’un génie observateur, il put étudier les mœurs grossières et naïves du peuple au milieu duquel il vécut pendant une partie de sa jeunesse : ce génie se serait probablement développé de lui-même ; mais une heureuse circonstance contribua beaucoup à lui faire prendre son essor.

Le grand-père du jeune Poquelin était du petit nombre de ces bourgeois que les succès de Corneille avaient frappés, et qui, sans instruction, sans goût formé, guidés seulement par un instinct naturel, prenaient un grand intérêt au perfectionnement du théâtre français, et suivaient avec assiduité le spectacle de l’hôtel de Bourgogne. Le vieillard y conduisit son petit-fils : il n’en fallait pas plus pour l’éclairer sur sa vocation, et lui faire sentir le $2$ prix des études qui mènent à la culture d’un art alors d’autant plus difficile, qu’on ne pouvait trouver de modèles que chez les anciens.

Poquelin obtint avec beaucoup de peine la permission d’étudier : à cette époque, les petits bourgeois et les marchands ne croyaient pas que la science du latin fut nécessaire à leurs enfants. Dépourvus d’ambition, n’ayant d’autre vœu que de leur laisser leur état et leurs moyens d’existence, ils ne les envoyaient au collège que si, par des dispositions certaines et par une conduite irréprochable, ils se montraient dignes d’aspirer à l’état ecclésiastique. Le jeune homme, cachant avec soin son penchant pour le théâtre, prétendit qu’il avait le projet de suivre la carrière du barreau ; et, quoique ce parti parût un peu ambitieux à ses parents, ils consentirent à le laisser étudier.

Il avait alors quinze ans, âge auquel il est assez difficile de surmonter les premières difficultés ; mais son bonheur voulut qu’il tombât entre les mains d’excellents maîtres, et qu’il trouvât non seulement des condisciples capables de lui donner de l’émulation, mais un protecteur puissant, dont par la suite il eut beaucoup à se louer. Poquelin entra an collège de *Clermont,* où il suivit les cours du prince de Conti, qui figura quelques années après dans la guerre de la Fronde. Il eut pour camarades et pour amis, Bernier, qui se rendit célèbre par ses voyages ; Chapelle, si connu par son aimable insouciance et par son talent naturel pour les vers ; enfin Cyrano de Bergerac, esprit bizarre, mais original, auteur de quelques bonnes scènes de comédie $3$ que Molière ne se fit aucun scrupule d’employer lorsque sa grande réputation l’eut mis au-dessus du reproche de plagiat.

Chapelle, fils naturel d’un homme très riche, avait pour précepteur le célèbre Gassendi ; et Bernier était associé à ses études. Poquelin, après avoir fait ses humanités avec succès, désira de se perfectionner dans la philosophie, et ne crut pas pouvoir trouver un meilleur maître. Gassendi démêla ses grandes dispositions, et se fît un plaisir de l’admettre à ses leçons. Il paraît que dans ce temps, Poquelin forma le projet de traduire en vers le poème de Lucrèce, ouvragé qu’il n’a jamais terminé.

Quelques personnes ont pensé que Gassendi avait eu le dessein de faire revivre la doctrine d’Épicure, et lui ont reproché d’avoir transmis les principes de ce philosophe à ses illustres élèves. Ce reproche paraît peu fondé, quand on se souvient qu’il désavoua hautement ces principes pernicieux, qu’il avait beaucoup de piété, et que Descartes l’estimait au point d’entrer publiquement avec lui dans des discussions philosophiques ou les deux rivaux se louaient mutuellement, quoiqu’ils fussent d’un avis contraire[[1]](#footnote-1). Poquelin acquit sous Gassendi l’habitude de raisonner avec méthode ; et peut-être le système de ce philosophe, qui ne voyait pas l’espèce humaine du côté le plus favorable, contribua-t-il à le faire réfléchir profondément sur les vices et les ridicules de ses contemporains.

$4$ Il n’avait pas encore entièrement terminé son cours de philosophie, lorsque Louis xiii fit un voyage en Languedoc. Son père était vieux et infirme ; et comme il avait la survivance de sa charge, rien ne put le dispenser de suivre la cour. Il avait alors vingt-et-un ans. Ce voyage, pendant : lequel ses occupations lui laissaient beaucoup de loisir, fournit de nouvelles matières à ses observations il étudia la cour, et parvint à connaître la différence qui existait entre le peuple de Paris et celui des provinces.

Peu de temps après son retour à Paris, Richelieu et Louis xiii moururent. Lé.goût du théâtre, qui avait été introduit en France par le cardinal, loin de s’affaiblir à sa mort, s’accrut et devint plus général dans les premières années de la régence d’Anne d’Autriche, qui commença sous les plus heureux auspices. Les comédies de société étaient alors très à la mode : il y avait peu de quartiers de Paris où il ne s’en trouvât ; et, quoique les gens sages blâmassent cette manie souvent dangereuse pour les moeurs, la jeunesse s’y livrait avec un enthousiasme qui doit peu surprendre, si l’on réfléchit qu’il s’agissait d’une mode nouvelle très propre à faire briller les grâces et la beauté. Poquelin se mit à la tête d’une de ces troupes, qui, après avoir obtenu de grands succès, prit le titre de *l’illustre Théâtre :* elle jouait alternativement au faubourg Saint Germain et au quartier Saint-Paul. Il changea son nom en celui de *Molière*, qui avait été déjà porté par un acteur médiocre de l’hôtel de Bourgogne : il paraît qu’il voulut par-là ménager la délicatesse de ses parents, qui ne pouvaient $5$ se consoler de voir leur fils paraître sur un théâtre même de société. Ce nom, qu’il rendit. si célèbre par la suite, est le seul sous lequel on le connaisse aujourd’hui.

On sait que la régence d’Anne d’Autriche ne fut pas longtemps paisible. Le parlement de Paris, presque tous les grands de l’État se révoltèrent contre une cour trop indulgente et contre un ministère sans dignité. Cette guerre, qui dura quatre ans, où les principaux chefs changèrent souvent de parti, fut remplie d’épisodes comiques, qui probablement ne furent pas inutiles à Molière. Les hommes les plus éminents entrèrent dans la guerre civile sans projet fixe, sans passion forte, avec la même légèreté insouciante que s’il eût été question d’une partie de plaisir. Ces troubles ne pouvaient avoir que des suites peu importantes ; mais ils mettaient les caractères en jeu, ils favorisaient l’étude des ridicules et des travers, qui ne se déploient jamais avec tant de franchise que dans des temps de licence. Molière se borna au personnage d’observateur. Quelle riche moisson ne dut-il pas fane lorsque tant de folies passèrent sous ses yeux !

Quand le calme fut rétabli, Molière, dont les parents n’avaient pu vaincre le penchant pour le théâtre, prit décidément ce parti. Dans son voyage de Languedoc, il avait connu madame Béjard, très bonne actrice, passionnée pour son art, et dont le caractère avait plus d’un rapport avec le sien. Cette femme a eu une si grande influence sur sa vie, qu’on doit en dire quelques mots. Ayant parcouru différentes provinces avec une troupe dont elle $6$ faisait le succès, madame Béjard s’était plus fréquemment arrêtée dans le Languedoc et dans la Provence. Sa conduite n’avait pas été à Pabri de reproches : très propre à retracer les passions sur la scène, elle partageait trop souvent celles qu’elle inspirait : cependant elle se vantait de n’avoir pas à rougir de ses choix, quoiqu’ils fussent un peu nombreux, et soutenait que ses faiblesses étaient excusables, parce qu’elle n’en avait eu que pour des gentilshommes. Un riche Avignonnais, nommé *Modène*, fut celui quelle préféra longtemps : on prétend même qu’il l’avait épousée en secret. De cette union naquit une fille dont nous aurons bientôt occasion de parler. Cette enfant, abandonnée par sa mère, fut élevée avec soin par une dame de Nîmes, et ne revit madame Béjard que plusieurs années après, lorsqu’elle fut fixée à Paris.

Une telle femme était peu propre à faire le bonheur de l’homme célèbre dont nous nous occupons. Cependant, se trouvant à Paris à cette époque, elle parvint à lui plaire, quoique plus âgée que lui. Le goût du théâtre les réunit ; ils firent des spéculations qui devaient, suivant leurs espérances, procurer de la gloire et de la fortune, et partirent pour Lyon avec une troupe de comédiens qu’ils avaient rassemblée.

Molière y débuta par la comédie de *L’Étourdi*, pièce bien inférieure à ses chefs-d’œuvre, mais où l’on remarqua cette verve de comique et ce naturel de dialogue qui lui valurent depuis tant de succès. Les Lyonnais lui rendirent une justice entière : un théâtre rival du sien fut aussitôt $7$ abandonné, et les principaux acteurs de ce théâtre passèrent dans sa troupe. Ce fut à cette occasion qu’il se lia avec La Grange et Ducroisy, acteurs qui devinrent célèbres, amis dévoués, dont il se servit dans des négociations délicates.

Deux actrices très aimables faisaient l’ornement de ce théâtre, dont le succès de *L’Etourdi* causa la ruine ; c’étaient mesdemoiselles Duparc et de Brie : Molière eut fart de les engager avec lui. Il était alors âgé de trente-trois ans. Disposé à l’amour par son naturel et par la vie qu’il menait, porté à l’inconstance par le caractère triste et grondeur de madame Béjard, il ne vit point avec indifférence deux jeunes personnes pleines d’agrément, avec lesquelles il vivait dans la plus grande familiarité. Mademoiselle Duparc était une beauté accomplie, mais on la trouvait froide et orgueilleuse ; mademoiselle de Brie paraissait plus jolie que belle : une douceur à toute épreuve lui promettait des charmes plus durables : ce fut à la première que Molière adressa d’abord ses vœux. N’ayant obtenu aucun succès, il s’en plaignit à mademoiselle de Brie, qui, comme l’Eliante du *Misanthrope,* chercha à le consoler. La confiance le conduisit bientôt à l’amour : ne trouvant pas dans cette jeune personne les désagréments que lui dormait mademoiselle Duparc, il s’attacha sincèrement à elle, et leur liaison ne fut pas longtemps mystérieuse. Madame Béjard fit éclater,tous les transports du dépit et de la jalousie, et ne fat pas moins obligée de vivre sous le même toit que sa rivale, qui cherchait, par mille prévenances $8$ délicates, à lui faire oublier la préférence qu’elle avait obtenue.

Cette espèce d’indécision qui empêchait Molière d’oser rompre entièrement des nœuds formés sans réflexion, et de s’éloigner d’une femme dont il avait été aimé, paraîtra extraordinaire dans un homme dont le génie avait si bien sondé tous les replis du cœur humain, et qui connaissait mieux que personne le scandale et les suites désagréables d’une telle conduite ; mais il persista toujours dans ce système qui fit le malheur de sa vie. Était-ce faiblesse ? était-ce bonté excessive ? On est tenté de partager cette dernière opinion.

Mademoiselle Duparc, qui avait dédaigné les hommages de Molière, ne tarda pas à regretter cette conquête, plus par amour-propre que par inclination. Elle fit ses efforts pour paraître aimable ; sa fierté diminua, elle ne laissa plus entrevoir de rigueurs ; mais l’occasion était perdue. Molière, en l’estimant comme une excellente actrice, eut pour elle des égards qui l’attachèrent à sa troupe, et ne lui témoigna plus aucun sentiment tendre. Elle souffrit longtemps de cette humiliation : le temps et d’autres intrigues la consolèrent. Les rôles charmants d’Armande et d’Henriette, dans *Les Femmes savantes,* font allusion à cette aventure, qui n’aurait aucun intérêt, si elle n’avait pas fourni cette admirable conception.

Après avoir brillé quelque temps à Lyon, cette troupe partit pour le Languedoc, où devaient se tenir les Etats. Le prince de Conti était chargé de cette commission, et $9$ Molière crut pouvoir, sans indiscrétion, lui rappeler leur ancienne liaison de collège. Cette liaison n’avait jamais été entièrement interrompue : pendant que Molière jouait à Paris sur *l’Illustre Théâtre*, le prince l’avait souvent appelé pour embellir ses fêtes. Il se félicita d’avoir trouvé dans une province éloignée un remède assuré contre, l’ennui, et voulut que Molière vînt à Béziers, où s’assemblaient les États. Des appointements furent donnés à sa troupe ; on le chargea de la direction de tous les divertissements. Ce fut là qu’il fît représenter *Le Dépit amoureux*, sa seconde comédie en vers, peu supérieure à *L’Étourdi* pour l’ensemble et les détails, mais où l’on trouve une des scènes les plus agréables qui existent. On assure que le prince de Conti offrit à l’auteur la place de secrétaire de ses commandements ; mais les engagements de Molière étaient trop forts, son penchant trop décidé, pour qu’il pût accepter cette offre. Le prince ne fut nullement blessé de son refus, et lui continua son amitié et sa protection.

Les soins que donnait à Molière la direction a une troupe de province encore peu formée, des déplacements fréquents ne lui permettaient pas de travailler beaucoup à des ouvrages de longue haleine. Avant de quitter Paris, il avait recueilli un grand nombre de scènes italiennes dont il faisait des canevas qu’il donnait à ses acteurs. On les jouait en improvisant. C’était sa principale ressource dans la disette de nouveautés. On a retenu les titres de trois de ces farces *Le Docteur amoureux*, *Les Docteurs rivaux*, *Le Maître d’école.* Boileau, qui avait vu la première à Paris, $10$ où elle fut jouée lorsque la troupe de Molière y débuta, regrettait qu’elle eût été perdue. Deux autres pièces du même genre existent en manuscrit dans quelques cabinets : *Le Médecin volant* et *La Jalousie de Barbouillé :* on retrouve quelques traits de la première dans *Le Médecin malgré lui ;* l’autre paraît avoir été le germe de la comédie de *George Dandin.* Ces deux farces ne paraissent pas avoir été écrites par Molière, qui n’en avait tracé que le canevas : au style grossier qui y règne, on est porté à croire qu’elles furent copiées pendant les représentations par quelque gagiste.

L’extrait de *La Jalousie du Barbouillé* a été fait par J. B. Rousseau, qui en possédait un exemplaire : il donnera une idée du goût de ce temps-là.

« Vous me demandez, écrit Rousseau à Brossette, une analyse de la farce du *Barbouillé :* cela sera bientôt fait. Le Barbouillé commence par se plaindre des chagrins que lui donne sa méchante femme. Il va consulter le docteur sur les moyens de la mettre à la raison. Celui-ci, parlant toujours, ne lui donne pas le temps de s’expliquer. La femme arrive ; et le docteur, continuant toujours ses tirades, les impatiente l’un et l’autre. Entre autres choses, la femme lui dit qu’il est un âne, et qu’elle est aussi docteur que lui ; et le docteur lui répond : Toi docteur ! vraiment, je crois que tu es un plaisant docteur ! Des genres, tu n’aimes que le masculin : à l’égard des conjugaisons, de la syntaxe et de la quantité… tu n’aimes que, etc. Jugez par cet échantillon du beau ton de plaisanterie de ce temps-là. Ils s’en vont, hormis la $11$ femme qui demeure pour attendre son galant, avec qui elle est surprise par le mari, qui amène son beau-père Villebrequin. Elle donne des coups de bâton au Barbouille, feignant de les donner au galant. Son père et elle se tournent contre le mari, qui continue ses invectives. Le docteur met la tète à la fenêtre, et leur fait à tons des réprimandes : il descend pour mettre la paix entre eux : ils veulent se dérober à la volubilité de sa langue ; et le Barbouillé, plus impatienté que les autres, pendant qu’il poursuit ses déclamations, lui attacha une corde aux pieds, et, l’ayant fait tomber, le traîne à écorche-cul jusque dans la coulisse, avec quoi finit la comédie. »

On n’a pas besoin de faire observer dans quelle situation devait être un théâtre où de pareilles farces pouvaient plaire : Molière ne tarda pas à le réformer.

Les États de Languedoc étant finis, la troupe quitta Béziers, et passa à Bordeaux, où elle espérait obtenir le même succès qu’à Lyon. Molière, comme beaucoup d’hommes distingués par leur génie, se trompait quelquefois sur le genre auquel il était appelé. Il croyait pouvoir réussir, soit comme auteur, soit comme acteur, dans le drame héroïque et dans la tragédie : cette prétention ne l’abandonna jamais, quoique l’essai qu’il en fit alors ne fût pas propre à l’encourager. Dans ses moments de loisir, il avait médité profondément le sujet de *La Thébaïde,* et en avait fait une tragédie. Cette pièce étant finie, il la représenta à Bordeaux ; mais elle n’eut aucun succès ; et ce fut le premier désagrément do ce genre qu’il éprouva : il s’y $12$ montra sensible. Sa pièce fut retirée ; il ne fit pas un long séjour à Bordeaux, et bientôt on le vit à Grenoble, ou il passa l’hiver de l’année 1658. La sévérité des Bordelais ne put cependant le convaincre que sa tragédie fût mauvaise. Il la conserva avec soin ; et n’osant la faire représenter lorsqu’il fut fixé à Paris, il en donna le plan à Racine, qui débuta par cette pièce.

La troupe de Molière eut beaucoup de succès à Grenoble ; mais la vie errante des comédiens de province commençait à lui déplaire. Il avait depuis longtemps le projet de s’établir à Paris, où la rivalité de l'hôtel de Bourgogne ne l’inquiétait pas. Il se croyait, et était en effet très supérieur pour la comédie : quant à la tragédie, on vient de voir qu’il ne désespérait pas d’y exceller. Dans cette pensée, il quitta Grenoble aux fêtes de Pâques de 1658, et s’établit momentanément à Rouen.

Pendant l’été de cette année il fit plusieurs voyages à Paris : le bruit de ses succès y était parvenu, et il eut bientôt de puissants protecteurs. Le prince de Conti le présenta à Monsieur, frère du roi, qui, dans un âge où l’on n’aime que les plaisirs, l’accueillit favorablement, et fut flatte d’avoir à lui une troupe de comédiens. Louis XIV, encore fort jeune, partagea les intentions bienveillantes de son frère. La reine-mère et le cardinal Mazarin, satisfaits de l’essentiel de la puissance, virent avec plaisir qu’on offrait au jeune monarque de nouveaux moyens de distraction. La troupe de Molière prit sans obstacle le nom de *troupe de Monsieur :* au grand regret des acteurs du théâtre de $13$ Bourgogne, elle débuta à Paris dans la salle des gardes du vieux Louvre, qu’on avait décorée.

Cette représentation eut lieu le 24 octobre 1658 : toute la cour y assista ; et l’on y remarqua les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, qui voulurent juger par eux-mêmes s’ils avaient lieu de redouter cette nouvelle concurrence. Molière, croyant toujours avoir du talent pour la tragédie, joua *Nicomède*, de P. Corneille, qui était encore dans sa nouveauté ; et tout porte à présumer qu’il y fut ridicule. Mademoiselle de Brie et mademoiselle Duparc y déployèrent leurs charmes, et plurent beaucoup aux jeunes gens de la cour. Cependant les comédiens de l’hôtel de Bourgogne ne conçurent pas une vive inquiétude ; ils pensèrent qu’il ne réussirait pas mieux dans la comédie que dans la tragédie, et que l’engouement qu’on avait pour lui cesserait bientôt.

Quand *Nicomède* fut fini, Molière parut*,* et s’avança avec timidité sur le bord du théâtre. « Je ne me suis présenté, dit-il, qu’en tremblant devant cette auguste assemblée ; et je supplie sa majesté d’agréer ma reconnaissance pour la bonté qu’elle a eue d’excuser nos défauts. Le désir que nous avons témoigné de contribuer aux divertissements du plus grand roi du monde nous a fait oublier que sa majesté avait à son service d’excellents originaux, dont nous ne sommes que de très faibles copies. Mais puisqu’elle a bien voulu avoir tant d’indulgence, nous la supplions de permettre que nous lui donnions un de ces petits divertissements qui nous ont acquis quelque réputation dans les provinces. »

$14$ Ce compliment, flatteur pour les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, qui étaient présents, fut trouvé très convenable. Alors la troupe de Molière joua *Le Docteur amoureux,* dont nous avons déjà parlé ; et cette farce pleine de sel et d’esprit mit le comble à la satisfaction des spectateurs. On reprit alors l’usage qui s’était perdu, de représenter de petites comédies après, les pièces en cinq actes.

Le roi ordonna sur-le-champ que Molière s’établit à Paris, et lui donna la salle du Petit-Bourbon, qui existait à la place ou est aujourd’hui la colonnade du Louvre. Cette salle était depuis longtemps à la disposition des comédiens italiens que le cardinal Mazarin avait attirés à Paris. Il fut convenu que Molière y jouerait le mardi, le vendredi et le dimanche. Ses pièces de début furent *L’Étourdi* et *Le Dépit amoureux,* qui n’étaient pas encore connues à Paris. Elles furent extrêmement goûtées, et commencèrent à donner de l’ombrage aux comédiens de l’hôtel de Bourgogne. Deux ans après, en 1660, la salle du Petit-Bourbon, ayant été démolie pour les constructions qu’on devait faire au Louvre, on accorda à Molière celle du Palais royal, qui avait été bâtie à grands frais par le cardinal de Richelieu.

Dans ce moment où Molière commence une carrière où il doit se couvrir de gloire, il peut être utile de jeter un coup d’œil sur l’état où il trouvait le théâtre français.

Dans la tragédie on possédait presque tous les chefs-d’œuvre de Pierre Corneille ; mais la comédie n’avait pas fait des pas aussi rapides vers la perfection. Quelques pièces de Rotrou, telles que *Les deux Sosies,* avaient $15$ donné l’idée du parti qu’il était possible de tirer de la comédie antique ; *Les Visionnaires* de Desmarets passaient pour le chef-d’œuvre du théâtre comique, quoique cette pièce ne fut qu’une médiocre comédie épisodique remplie de caractères forcés. Il n’y avait que *Le Menteur* de Corneille qui offrît le ton de l’excellente comédie. Quoique cette pièce fût imitée de l’espagnol, elle présentait une critique fine et délicate des travers à la mode ; et le style plein de force et de comique pouvait passer pour le modèle de ce genre décrire. « C’est probablement, dit M. de Voltaire, à cette imitation que nous devons Molière ; il est impossible en effet que ce poète inimitable ait vu cette pièce sans apercevoir tout d’un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s’y livrer entièrement. » Les autres pièces qui avaient la vogue au théâtre de l’hôtel de Bourgogne n’offraient que des aventures romanesques et des turlupinades : les tragi-comédies que l’Espagne nous avait données, comme, depuis, l’Angleterre nous donna les drames, étaient préférées aux tragédies et aux comédies.

Molière forma le projet de créer le véritable genre de la comédie, qui consiste à peindre les mœurs et les travers de la société ; genre dont Aristophane ne s’était servi que pour en abuser, inconnu à Plaute et à Térence, et que Pierre Corneille lui-même n’avait fait qu’entrevoir. Les sociétés où il fut admis fournirent bientôt matière à ses pinceaux.

L’hôtel de Rambouillet, comme on le sait, recherchait avec empressement tous les hommes qui se distinguaient $16$ par des talents extraordinaires. Dès le temps où il était à Lyon et en Languedoc, on avait beaucoup parle de lui dans cette société. Aussitôt qu’il fut à Rouen, et qu’on apprit qu’il faisait souvent des voyages à Paris, on lui, fit des prévenances et des invitations. Il s’y rendit ; mais son génie éclairé, son aversion pour toute espèce d’affectation, lui firent bientôt apercevoir les ridicules des précieuses et des femmes savantes qui don noient le ton dans cette maison. Ne pouvant prendre plaisir aux jeux frivoles dont on s’occupait, il ne fut qu’observateur ; et l’on peut présumer qu’il se dédommagea par un grand nombre de réflexions de la contrainte qu’il était obligé de s’imposer. Cependant il y a lieu de croire qu’il aurait encore épargné quelque temps les principaux personnages d’une maison où il avait été accueilli, si l’abbé Cottin ne l’eût pas fatigué par des prétentions outrées et par de mauvais procédés.

Le ton de cette société lui donna l’idée de la comédie des *Précieuses ridicules.* Quand cette pièce fut composée, il répandit adroitement le bruit qu’il ne s’était élevé que contre les fausses précieuses, et qu’il n’avait voulu peindre que des femmes de province, puisque sa pièce avait été composée avant son arrivée à Paris. Ce bruit qui s’accrédita, et qui a été mal à propos adopté par M. de Voltaire[[2]](#footnote-2), $17$ détourna l’orage qui pouvait fondre sur lui dès le commencement de sa carrière.

Cette pièce réussit au-delà de ses espérances : suivant un auteur contemporain, elle passa pour l’ouvrage le *plus charmant et le plus délicat* qui eut jamais paru sur le théâtre : on vint à Paris de vingt lieues à la ronde pour la voir. es ennemis mêmes, car il en avait déjà beaucoup, furent contraints de le louer, dans la crainte de paraître ridicules. Cependant on voyait à leurs discours que ces louanges n’étaient pas sincères. Les uns avouaient qu’il y avait du mérite dans la pièce, mais soutenaient que la réussite n’était due qu’au jeu des acteurs ; d’autres prétendaient que l’auteur était favorisé par les circonstances, et qu’indubitablement ses autres pièces n’auraient pas le même succès. L’affluence des spectateurs fut telle, que les comédiens, dès la seconde représentation, firent payer le double du prix ordinaire. Ce fut à cette seconde représentation qu’un vieillard, ne pouvant résister à son admiration, s’écria du fond du parterre, avec un accent prophétique : *Courage, courage, Molière ! voilà la bonne comédie !*

Un triomphe aussi complet n’empêcha pas les comédiens de l’hôtel de Bourgogne de faire répandre des satires contre Molière. Il ne nous en est parvenu qu’une seule, composée par un mauvais auteur appelé Somaise, dont le nom ne s’écrit pas comme celui du célèbre commentateur. C’est une comédie intitulée : *Les Véritables Précieuses*. Le sujet de cette pièce est un marchand d’orviétan, $18$ nommé *Gilles le Niais,* qui s’introduit chez des dames sous le titre de baron de la Taupinière : il parle de sa vie errante, et soutient que, puisqu’on a bien traité Molière, il doit recevoir le même accueil. Cela n’est qu’une insulte plate et grossière ; mais ce qui étonnera, c’est que, dans sa préface, Somaise accuse Molière de plagiat : il prétend que la comédie des *Précieuses* a été achetée par lui à la veuve de *Guillot Gorju,* misérable farceur qui l’avait autrefois suivi en province. Je n’ai pas besoin d’observer que personne n’ajouta foi à cette accusation.

*Sganarelle*, quoique inférieur aux *Précieuses,* n’eut pas moins de succès. Le moment n’était pas favorable pour donner une pièce nouvelle : on était au milieu de l’été, et le mariage du roi avait attiré dans le midi de la France toute la cour et les personnes les plus distinguées de Paris. Cependant cette comédie fut représentée quarante fois de suite : les connaisseurs ne pouvaient se lasser d’admirer la verve comique qui y domine : ils virent que l’auteur irait beaucoup plus loin ; et le monologue de Sganarelle passa longtemps pour un chef-d’œuvre.

Les ennemis de Molière, à la tête desquels étaient les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, furent effrayés de ses succès : ils se promirent bien de ne pas négliger la première occasion de l’humilier. Malheureusement il ne tarda pas à la leur présenter lui-même. Il se croyait, comme on l’a dit, appelé au genre sérieux, soit comme auteur, soit comme comédien ; et cette erreur le porta à composer une comédie héroïque, genre qui était alors très à la mode. $19$ *Don Garcie de Navarre,* pièce dont les vers sont meilleurs que ceux de ses ouvrages précédents, et dans laquelle il eut la maladresse de jouer un rôle de héros, n’eut aucun succès. Elle n’obtint que trois représentations ; et, dans les deux dernières, Molière fut obligé de se faire remplacer par un de ses camarades qui avait quelque talent pour le tragique. Humilié de ce revers, sans être convaincu de son tort, il retira sa pièce, qui ne fut imprimée qu’après sa mort. On se tromperait cependant si l’on pensait que cet ouvrage est indigne de lui : il présente plusieurs traits de maître : la jalousie, qui devait par la suite le rendre si malheureux, y est peinte avec les couleurs les plus énergiques ; et quelques morceaux furent employés par lui avec succès dans *Le Misanthrope* et dans *Amphitryon.*

Cette disgrâce n’empêcha pas la cour de lui continuer sa bienveillance ; il la justifia bientôt. Quatre mois étaient à peine écoulés depuis la chute de *Don Garcie* lorsqu’il donna *L’École des Maris.* Cette pièce, qu’on doit considérer comme un de ses chefs-d’œuvre les plus achevés, offre la même perfection, soit pour le style, soit pour les caractères, soit pour la contexture de l’intrigue : elle est tirée d’une nouvelle de Bocace, et d’une comédie de Lope de Véga intitulée : *La Discreta enamorada*; mais Molière s’appropria eu maître les idées de ces deux hommes célèbres ; et ce fut ainsi qu’il agit par la suite lorsqu’il voulut prendre des modèles anciens ou modernes. Ses plus grands ennemis ne purent contester le mérite et le succès de *L’École des Maris* ; on doit seulement remarquer qu’ils $20$ lui reprochaient de peindre les mœurs, comme si ce n’était pas le premier objet de la comédie. « C’est encore, dit Devisé, un de ces tableaux des choses qu’on voit arriver le plus fréquemment dans le monde ; ce qui a fait que cette pièce n’a pas été moins suivie que les précédentes. » Devisé termine son jugement avec le même goût : il met *L’École des Maris* au-dessous des *Visionnaires* de Desmarets : « Si cette pièce, dit-il, avait cinq actes, elle pourrait tenir rang dans la postérité après *Le Menteur* et *Les Visionnaires.* »

La cour, qui s’était toujours déclarée pour Molière, étouffa ces vaines clameurs ; et bientôt il fut du bon ton de l’admirer. Fouquet voulut donner une fête au roi et à la jeune reine dans son château de Vaux ; et ce fut à Molière qu’il s’adressa pour l’embellir par une comédie nouvelle. On sait que ce surintendant, après avoir abusé de sa place pendant la minorité de Louis xiv avait adressé ses vœux, et même fait des offres d’argent à mademoiselle de La Vallière, que le roi aimait en secret. Ce dernier tort, joint à quelques faibles intrigues qu’il avait tramées pour se sauver en cas de disgrâce, mit le comble au mécontentement de Louis xiv. Il fut même question de l’arrêter au milieu de la fête qu’il donnait : Anne d’Autriche s’y opposa. Molière, qui était loin de se douter que l’abîme était ouvert sous les pas de celui dont il recherchait la protection, composa, en moins d’une semaine la comédie des *Fâcheux*, dont Pélisson, secrétaire et ami de Fouquet, fit le prologue. Cette pièce, $21$ dont le fond est léger, et qui offre une heureuse imitation de la neuvième satire d’Horace, plut généralement. Louis xiv lui-même ne dédaigna pas d’indiquer à l’auteur un original qu’il avait oublié de peindre. *Les Fâcheux* peuvent être considérés comme la première bonne pièce épisodique, car il ne faut pas compter *Les Visionnaires* de Desmarets.

La chute de Fouquet, qui arriva peu de temps après, ne diminua point le crédit que Molière avait à la cour : l’année suivante il donna une pièce qui fit beaucoup plus de bruit, et qui l’entraîna dans des démêlés dont il sortit vainqueur. Avant d’en parler, il faut s’arrêter quelques moments à un événement qui eut beaucoup d’influence sur le reste de sa vie.

Madame Béjard avait rappelé auprès d’elle sa fille, quelle avait eue d’un Avignonnais. La jeune personne, âgée de seize ans, était très séduisante ; et sa situation ne pouvait manquer de prévenir en sa faveur un homme tel que Molière. Tourmentée par sa mère, dont le caractère était dur et acariâtre, elle avait inspiré beaucoup d’intérêt à ce grand homme : lorsque ses charmes s’étaient développés, cet intérêt était devenu un véritable amour. Molière, qui se dissimulait peut-être encore la plus forte passion qu’il eût éprouvée, prenait toujours le parti de mademoiselle Béjard, et par cette conduite s’était concilié l’amitié de cette jeune fille, qui crut avoir du penchant pour lui. Un jour qu’elle avait été maltraitée par sa mère, elle se réfugia dans l’appartement de Molière, $22$ déclara qu’elle le voulait pour époux, et le somma de la prendre sous sa protection. Il s’y décida volontiers ; et cet éclat, qui ne pouvait être réparé, décida madame Béjard à consentir au mariage. Peut-être ne se fit-elle pas grande violence ; depuis longtemps elle n’était plus aimée : mademoiselle de Brie excitait sa jalousie : il est à croire qu’elle vit sans peine le moyen de se venger d’elle par l’inclination que sa fille avait inspirée à Molière.

Ce mariage, qui ne devait pas être heureux, se conclut sans que mademoiselle de Brie fit aucun éclat : elle continua même à demeurer dans la maison de Molière ; et celui-ci, par une faiblesse inexcusable, garda trois femmes qui avaient eu sur lui les mêmes droits. Ce n’était pas le moyen d’avoir la paix.

Madame Molière, qui inspira à son époux une passion que rien ne put étouffer, ne possédait pas une beauté régulière ; elle avait les yeux petits, dit l’homme qui devait la connaître le mieux, mais ils étaient pleins de feu, et les plus touchants qu’on pût voir. Sa bouche était grande, mais remplie de grâces ; sa taille, sans être haute, était belle et bien prise. Elle affectait beaucoup de nonchalance dans son parler et dans ses actions ; mais ses manières étaient vives et engageantes ; elles avaient un charme propre à s’insinuer dans les cœurs. Elle montrait de la finesse et de la délicatesse dans l’esprit, et sa conversation était agréable. Une mélancolie douce rendait madame Molière encore plus séduisante : on lui reprochait d’être capricieuse : *Oui*, ajoute fauteur, *j’en demeure* $23$ *d’accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles*.

Tel est le portrait que Molière lui-même fit de sa femme quelques années après son mariage, à une époque où elle lui avait déjà donné beaucoup de chagrin[[3]](#footnote-3). Il est aisé de voir combien il l’aimait, et combien il était indulgent pour elle.

La même année il fit représenter *L’École des Femmes*. Cette pièce orna une fête que Louis xiv donna le 6 février suivant à sa mère et à la reine. Elle fut applaudie à la cour, quoique le poète eût hasardé quelques expressions libres, et qui n’étaient point d’usage dans la bonne compagnie : à la ville, on fut plus sévère. Quelques prétendus observateurs des convenances se récrièrent contre les plaisanteries de la pièce, et surtout contre les rôles d’Agnès, d’Alain et de Georgette. Cependant cette comédie était si amusante, on y riait de si bon cœur, qu’elle fut aussi suivie que *L’École des Maris.* Un poète du temps exprime l’effet qu’elle produisait :

Pièce qu’en plusieurs lieux on fronde,

Mais où pourtant va tout le monde.

L’auteur dut l’idée de cette comédie à une nouvelle de Scarron, et à un mauvais roman burlesque : mais presque toutes les beautés lui appartiennent. Pierre Corneille, avec lequel il n’a voit jamais rien eu à démêler, se montra un de ses plus ardents censeurs. Il paraît que les comédiens $24$ de l’hôtel de Bourgogne avaient excité l’humeur de ce grand poète en lui faisant remarquer une allusion contre un frère, qui avait eu la vanité d’ajouter à son nom celui de Delisle. D’ailleurs Corneille, habitué à dominer seul sur la scène française, voyait avec peine que les pièces de Molière attirassent la foule : *Il se ronge de chagrin,* dit l’abbé d’Aubignac, *quand un seul poème occupe Paris pendant plusieurs mois* : *L’École des Maris et celle des Femmes sont les trophées de Miltiade qui empêchent Thémistocle de dormir*. Corneille ne s’attendait pas encore à une rivalité telle que celle de Racine.

Cependant Molière dut être bien consolé de ces petits désagréments par une pièce de vers que Boileau, avec lequel il n’avait encore aucune liaison, lui adressa sur les obstacles qu’éprouvait le succès de *L’École des Femmes.*

En vain mille jaloux esprits,

Molière, osent avec mépris

Censurer un si bel ouvrage ;

Ta charmante naïveté

S’en va pour jamais d’âge en âge.

Enjouer la postérité...

Ta muse avec utilité.

Dit plaisamment la vérité :

Chacun profit à ton *Ecole ;*

Tout en est beau, tout en est bon,

Et ta plus burlesque parole

Est souvent un docte sermon.

Que tu dis agréablement !

Que tu badines savamment !

$25$ Celui qui sut vaincre Numance,

Qui mit Carthage sous sa loi,

Jadis, sous le nom de Térence,

Sut-il mieux badiner que toi ?

Laisse gronder tes envieux :

Ils ont beau crier en tous lieux

Que c’est à tort qu’on te révère,

Que tu n’es rien moins que plaisant.

Si tu savais un peu moins plaire,

Tu ne leur déplairais pas tant.

Ce compliment, que Molière reçut pour étrennes le premier jour de l’année 1663, le flatta beaucoup : il s’établit entre ces deux hommes célèbres une liaison intime qui ne fut rompue que par la mort.

Molière ne voulut pas laisser sans réponse les objections qu’on avait faites contre sa pièce. Dans une petite comédie intitulée *La Critique de L’École des Femmes,* il tourna ses ennemis en ridicule, et chercha plus à les attaquer qu’à se défendre. Cette pièce, la première et la meilleure qui ait été faite dans ce genre, mit les rieurs de son côté ; mais elle inspira à ses adversaires une nouvelle rage. Devisé composa aussitôt *Zélinde, ou la véritable critique de L’École des Femmes.* Cette pièce, entièrement oubliée aujourd’hui, eut quelque succès au théâtre de l’hôtel de Bourgogne. Il est assez curieux de voir les principaux griefs de Devisé contre le talent de Molière : cette tirade est dans la bouche de l’homme raisonnable de la pièce, appelé Mélante.

« Quoique ce peintre, dit-il, se vante de travailler $26$ d’après nature, ce n’est toutefois qu’un fort mauvais copiste : les portraits qu’il fait ne sont pas si ressemblants que le vulgaire se le persuade ; et quoique on publie qu’il dépeint bien les gens de qualité, je n’ai encore rien vu dans ses peintures qui leur ressemble. Il nous babille autrement que nous ne sommes ; et s’il nous fait dire un mot, il nous le fait répéter cinquante fois ; et en ajoutant ainsi à nos habits et à nos actions, il nous veut fane passer pour ce que nous ne sommes pas. C’est ce que Molière fait dans les tableaux de la cour, et c’est par-là qu’il prétend tourner en ridicule des personnes dont l’ajustement répond à l’esprit, qui ne font rien que la bienséance n’autorise, et qui n’ont rien que de recommandable. C’est pourquoi ce peintre doit prendre garde qu’après avoir voulu jouer les autres, il ne se trouve quelqu’un qui le joue lui-même. »

Il est à remarquer que le même Devisé, en critiquant *L’École des Maris,* avait reproché à l’auteur de peindre trop fidèlement les mœurs et les caractères.

Dans *La critique de L’École des Femmes,* le rôle de Lisidas, poète, avait paru très plaisant : à cette époque, il avait plus d’un modèle. Les comédiens de l’hôtel de Bourgogne persuadèrent malignement à Boursault, auteur estimable, que Molière avait voulu le jouer dans ce rôle. La colère aveugla Boursault, qui ne s’aperçut pas du piège qui lui était tendu : pour se venger, il fit *Le Portrait du Peintre,* où il cherche à tourner en ridicule les plaisanteries un peu hasardées de *L’École des Femmes.* $27$ Quoique ses vers ne manquent pas d’élégance, on ne peut estimer cette pièce, qui n’offre que des saillies forcées et des plaisanteries sans sel. Boursault vise à l’ironie ; mais il n’est ni assez fin ni assez délicat. Voici quelques traits curieux de cette comédie : il faut, pour les apprécier, se rappeler le plan de *L’École des Femmes*, et quelques passages sur lesquels la critique s’était principalement exercée.

Jamais scène plaisante eut-elle tant d’appas

Que la scène d’Arnolphe à qui l’on n’ouvre pas ?

N’a-t-on pas pour Alain une estime secrète,

Quand pour ouvrir la porte il appelle Georgette ?

.............................................................................

......… Ensuite, est-il rien qui ne plaise

Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaise ?

Rien de plus innocent se peut-il faire voir ?

Il arrive des champs, et désire savoir

Si durant son absence elle s’est bien portée ?

Hors les puces oui m’ont la nuit inquiétée,

Répond Agnès, Voyez quelle adresse a l’auteur,

Comme il sait finement réveiller l’auditeur.

De peur que le sommeil ne se rendit le maître,

Jamais plus à propos vit-on puces paraître !

D’aucun trait plus galant se peut-on souvenir ?

Et ne dormait-on pas s’il n’en eût fait venir ?

On voit que Boursault fait tous ses efforts pour être malin ; mais ses traits sont presque toujours émoussés. Le *petit chat* d’Agnès n’est pas épargné. Dorante, jeune fat, soutient que *L’École des Femmes* est une tragédie : on ne veut pas le croire ; il répond :

$28$ Mais je sais le théâtre, et j’en lis la *Pratique[[4]](#footnote-4)* ;

Quand la scène est sanglante, une pièce est tragique :

Dans celle que je dis, *le petit chat est mort.*

..................................................................................

Damis.

Quoi ! le trépas d’un chat ensanglante la scène !

Amarante.

Dans une tragédie, un prince meurt, un roi...

Dorante.

*Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi ;*

Et je tiens qu’une pièce est également bonne,

Quand un matou trépasse, ou quelque autre personne.

Quoique cette pièce n’eût produit presque aucun effet, Molière en fut très irrité. Il composa sur-le-champ *L’Impromptu de Versailles,* comédie dans le même genre que *La Critique de L’École des Femmes*. Croyant mal à propos pouvoir faire revivre la licence d’Aristophane, il nomma Boursault, et le couvrit de mépris. Il est à remarquer que ce qui blessa le plus l’auteur attaqué, fut l’accusation de n’avoir pas composé seul la mauvaise comédie du *Portrait du Peintre.* Il s’en plaignit amèrement dans une lettre qu’il publia, et qui est ainsi terminée. « Croire ma pièce digne de ceux qui sont accusés d’y avoir mis la main, c’est demeurer d’accord de son mérite ; et toutes les injures qu’on me dit dans le galimatias que Molière appelle *impromptu* ne peuvent détruire la bonne opinion qu’il a fait concevoir de mon ouvrage. »

Molière, dans cette pièce, ne s’était pas borné à humilier $29$ Boursault ; il avait attaqué des adversaires plus dangereux. Les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, dont il avait parodié le jeu, et fait parfaitement sentir les défauts, cherchèrent les moyens de se venger. Un de leurs camarades, Montfleury, qui fut depuis son ennemi le plus acharné, servit leur passion en composant *L’Impromptu de l’hôtel de Condé.* Malheureusement il connaissait le côté faible de Molière, c’était la manie de jouer la tragédie, pour laquelle il n’avait aucun talent : une physionomie peu noble, des grimaces involontaires, et un hoquet naturel, défauts qu’il ne pouvait corriger, le rendaient ridicule toutes les fois qu’il voulait quitter les rôles comiques. Montfleury chercha à le contrefaire dans le rôle de César de *La Mort de Pompée*, et le compara à un personnage de tapisserie :

Il paraît tout de même ; il vient le nez au vent,

Les pieds en parenthèse, et l’épaule en avant.

Sa perruque qui suit le côté qu’il avance,

Plus pleine de lauriers qu’un jambon de Mayence,

Les mains sur les côtés, d’un air peu négligé,

La tête sur le dos comme un mulet chargé ;

Les yeux fort égarés ; puis, débitant ses rôles,

D’un hoquet éternel sépare ses paroles.

Ces vers, quoique mauvais, furent très applaudis, parce qu’ils attaquaient un ridicule réel. Molière, qui peut-être reconnaissait son faible, ne répondit pas à cette attaque, qui néanmoins lui donna beaucoup de chagrin. Mais sa modération ne calma pas Montfleury : on verra bientôt de quoi il était capable.

$30$ Toutes ces critiques, cette espèce de lutte qui s’établît entre le théâtre de Molière et celui de l’hôtel de. Bourgogne, ne servirent qu’à rendre plus complet le succès de *L’École des Femmes,* qui passa dès-lors pour un chef-d’œuvre.

Au milieu des soins que lui donnaient la direction d’une troupe de comédiens et les attaques de ses ennemis, Molière, se livrait souvent à des actes de bienfaisance, où. il montrait l’extrême bonté de son cœur, et dont sa modestie nous a dérobé le plus grand nombre. Ce fut dans une de ces occasions qu’il démêla les talents de Baron, qui lui furent par la suite si utiles. Celui qu’on appelle avec raison le *Roscius moderne* fut trouvé dans l’état le plus obscur.

Quelque temps avant cette époque, un nommé Raisin, organiste de Troyes, imagina un moyen singulier de gagner de l’argent. Il conduisit à Paris une épinette qui paraissait aller toute seule : au commandement de Raisin elle jouait un air ou une symphonie, et s’apprêtait aussitôt qu’il élevait la voix. Louis xiv fut curieux de la voir : on la porta à Saint-Germain, et Raisin parut se surpasser dans son art. Plusieurs airs furent joués et interrompus. Après avoir admiré cette mécanique dont il était loin de pénétrer le mystère, Louis xiv la fit porter chez la reine ; mais cette princesse, étonnée d’une chose aussi extraordinaire, témoigna de l’effroi. Le roi ordonna sur-le-champ d’ouvrir la machine : quelle fut la surprise de la cour, lorsqu’elle en vit sortir un enfant de cinq ans d’une figure charmante, et tellement exténué par la privation d’air, qu’il était $31$ près de s’évanouir ! On se figure aisément que cet enfant fut loué et caressé par tous les courtisans. Raisin profita habilement de ce moment de faveur pour faire observer au roi que, son secret étant découvert, il allait tomber de nouveau dans un état très malheureux. Louis xiv , pour le dédommager, lui permit d’établir une troupe d’enfants, qui fut la première qu’on vit à Paris.

Dans cette troupe était le jeune Baron, qui annonçait les plus grandes dispositions. Deux ans après l’aventure de l’épinette, Raisin mourut ; et sa veuve, ne pouvant soutenir son entreprise, pria Molière de lui prêter pendant trois jours le théâtre du Palais royal espérant y attirer la foule par un spectacle nouveau dans ce quartier. Il y consentit volontiers ; et ce fut là qu’il apprécia les talents naissants de Baron. Bientôt il l’attacha à sa troupe, lui donna sa confiance ; et le jeune homme justifia par ses succès et sa conduite l’opinion favorable qu’on avait conçue de lui.

Molière avait pour Baron les sentiments d’un père ; de bonne heure il voulait l’habituer à soulager les malheureux. Un jour le jeune homme lui annonça qu’un pauvre comédien de campagne avait besoin de secours, et qu’il était hors d’état de rejoindre sa troupe. Ayant découvert que c’était un nommé Mondorge, avec lequel il avait autrefois parcouru les provinces, il demanda à Baron, d’un air indifférent, ce qu’il fallait lui donner. Quatre pistoles, répondit au hasard le jeune homme. — Donnez-lui quatre pistoles pour moi, poursuivit Molière : en voilà vingt qu’il faut lui donner pour vous.

$32$ Cet esprit de charité ne l’abandonnait jamais. Un pauvre lui demande l’aumône au moment où il allait partir pour Saint-Germain. Il lui jette une pièce, et monte en voiture. Quelques minutes après, il aperçoit cet homme qui le suivait en courant ; il fait arrêter : Monsieur, lui dit le pauvre, vous n’aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d’or ; je viens vous le rendre. — Tiens, mon ami, lui répond-il, en voilà un autre ; et il s’écrie : Où la vertu va-t-elle se nicher ! « Exclamation, observe très bien M. de Voltaire, qui peut faire voir qu’il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu’il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre. »

Louis xiv donna en 1664 une fête magnifique à Versailles, et Molière fut chargé de l’embellir par ses ouvrages. On y joua *La Princesse d'Élide, Le Mariage forcé,* et les trois premiers actes du *Tartuffe,* pièce annoncée depuis longtemps, et qui divisait déjà les esprits.

*La Princesse d'Élide* est tirée d’une comédie espagnole d’Agostino Moreto, intitulée : *El Desden con el Desden.* C’est un sujet où les sentiments délicats sont mis en jeu : on s’aime longtemps sans oser le dire, et sans même le savoir. Cette pièce peut être considérée comme le premier modèle du genre de Marivaux. Elle eut beaucoup de succès, parce qu’elle présentait des allusions à quelques intrigues d’amour qu’on cherchait vainement à tenir secrètes.

*Le Mariage forcé* est d’un genre différent : la scène se passe entre de petits bourgeois ; et le comique est plein de franchise et de naturel. On assure qu’une aventure réelle $33$ donna à Molière l’idée de cette pièce. Le comte de Grammont, si connu par son esprit et par ses espiègleries, pendant un assez long séjour à Londres, s’était lié avec mademoiselle Hamilton. Leur amour avait été public, et tout le monde croyait que la demoiselle épouserait le comte. Cependant M. de Grammont quitta brusquement l’Angleterre, sans même faire ses adieux à sa maîtresse. Les deux frères de la demoiselle se mirent sur les traces de cet amant volage, et le joignirent à Douvres. L’un des deux lui dit fièrement : Comte de Grammont, n’avez-vous rien oublié à Londres ? Pardonnez-moi, répondit-il, j’ai oublié d’épouser votre sœur, et j’y retourne avec vous pour finir cette affaire. Il est assez douteux que cette anecdote, qui passe pour vraie, ait fourni à Molière le sujet de sa comédie, dont le principal personnage diffère essentiellement du comte de Grammont :, il est plus probable que les courtisans, en voyant la pièce, s’amusèrent à faire des applications qui, quoique peu exactes, égayèrent *La* *Fête de Versailles*.

Mais le plus bel ornement de cette fête fut la représentation des trois premiers actes du *Tartuffe.* Molière y travaillait depuis plusieurs années ; il savait les obstacles qu’il aurait à vaincre pour la mettre au théâtre ; et, dans l’espoir d’opposer à ses ennemis une protection puissante, il avait obtenu que *Le Tartuffe* serait essayé en présence de la cour. Son attente ne fut pas remplie : il n’avait pas encore pris les précautions nécessaires pour faire passer des idées aussi hardies ; il avait négligé de faire la distinction des vrais et des faux dévots ; et la cour, quoique bien moins scrupuleuse $34$ qu’elle ne le devint par la suite, fut scandalisée. Le roi prononça la suspension du *Tartuffe*, sans néanmoins enlever à l’auteur l’espérance de faire jouer un jour cette pièce quand elle serait corrigée : il daigna même donner les motifs de cette décision sévère. Voici ce qui fut publié officiellement, « Le roi a reconnu tant de conformité entre ceux qu’une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu’une vaine ostentation de bonnes œuvres n’empêche pas d’en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion a eu de a peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu ; et quoiqu’il il fait point doute des bonnes intentions de l’auteur, il a défendu cette comédie pour le public jusqu’à ce qu’elle fût entièrement achevée, et examinée par des gens capables d’en juger, afin de n’en pas laisser abuser à d’autres moins capables d’en faire un juste discernement. »

Cet ordre affligea beaucoup Molière, mais ne le découragea pas. Il acheva et corrigea sa pièce. Pendant une suspension de cinq ans, il s’appliqua à la perfectionner. Faisant des lectures fréquentes dans les sociétés de Paris, il cherchait les sentiments des auditeurs plus encore dans leurs regards et leur maintien que dans leurs discours. On n’a pas besoin d’observer que ces lectures étaient très recherchées ; la défense excitait la curiosité : on se disputait pour avoir l’auteur du *Tartuffe*. Boileau fait allusion à cet empressement dans la satire du Festin ridicule :

Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle.

$35$ Cet homme célèbre fut à la même époque tourmenté par des chagrins plus réels. Il y avait deux ans qu’il était marié, et son amour pour sa femme, loin de s’être affaibli, était devenu plus ardent. Cette jeune personne parut avec beaucoup d’éclat dans *La Princesse d’Élide* elle était naturellement légère et coquette : le spectacle de la cour qui n’avait jamais été plus brillante qu’à cette fête, les suffrages flatteurs qu’elle obtint, l’enivrèrent ; et, quoique sa conduite ne fût pas entièrement irrépréhensible, il est à présumer qu’elle eut plutôt à se reprocher de l’étourderie et de l’inconséquence qu’une infidélité complète. On assure que pendant ces fêtes madame Molière devint amoureuse du comte de Guiche, et qu’elle souffrit les hommages de Lauzun. Cette double intrigue ne fut pas longtemps inconnue à son époux, qui lui fit les reproches les plus vifs. Elle avoua sans détour son inclination pour le comte de Guiche, soutint qu’elle s’était moquée de Lauzun, et assura qu’elle n’avait pas manqué à ses devoirs. Après avoir affaibli les soupçons de son mari, elle le pria d’excuser son inexpérience, versa beaucoup de larmes, et parvint à le rendre plus amoureux que jamais. Molière, persuadé de sa vertu, lui fit mille excuses. On voit que ce grand homme, ayant eu la faiblesse d’épouser une jeune personne dont il aurait pu être le père, différait peu des Arnolphe et des Sganarelle, dont il avait si bien peint les amours et la jalousie.

Ces tracasseries domestiques l’affligèrent beaucoup moins qu’une accusation horrible qui aurait pu le perdre, $36$ s’il n’avait pas été aimé du roi. L’époque à laquelle il composa *Le Tartuffe,* et obtint à la cour les triomphes les plus flatteurs, fut la plus malheureuse de sa vie. Les faux dévots s’étaient joints aux comédiens de l’hôtel de Bourgogne, et aux mauvais auteurs dont Molière s’était fait des ennemis : il devait résulter de cette ligue des effets terribles. Ne pouvant l’attaquer sur ses ouvrages et sur sa conduite publique, on résolut de calomnier sa vie privée. On répandit d’abord sourdement qu’il vivait avec sa propre fille : on se le disait tout bas ; et, par scrupule, on paraissait craindre que les détails de cet inceste ne fussent connus. Plus on recommandait le secret, moins il était gardé. Enfin, la rumeur s’étant augmentée rapidement, connue on l’avait espéré, Montfleury se rendit l’organe de cette ligue infernale il présenta à Louis xiv une requête par laquelle il intentait cette monstrueuse accusation. Racine, encore très jeune, fut témoin de cette intrigue : « Montfleury, écrit-il à M. Le Vasseur, a fait une requête contre Molière ; il l’accuse d’avoir épousé sa propre fille ; mais Montfleury n’est point écouté à la cour. » Si nous n’avions que ce témoignage, une grande tache pourrait rester sur la vie de cet homme célèbre : il en résulterait que la protection du roi put seule imposer silence à l’accusateur. Mais il suffira de rapprocher les dates pour prouver que la calomnie est évidente. Molière ne connut Madame Béjard qu’en 1652. Il épousa sa fille dix ans après, en 1662. Il est donc impossible que cette jeune femme fût liée avec lui par les nœuds du sang.

$37$ Au milieu des inquiétudes de toute espèce qui l’accablaient, il ne perdait aucune occasion de faire du bien : et s’il se présentait à lui des jeunes gens qui annonçassent des dispositions, il était le premier à les encourager. Racine, encore très jeune, arrivait d’Uzès, où ses parents l’avaient envoyé, dans l’espoir qu’il obtiendrait un bénéfice : dès l’époque où ce grand homme faisait ses études à Port-Royal, il avait annoncé un goût irrésistible pour la tragédie. Dans le Languedoc, il avait entendu parler de Molière, qui s’était fait remarquer avantageusement aux États de Béziers. L’idée qu’il s’en était formée le porta, quand il fut de retour à Paris, à lui présenter une tragédie de *Théagène*, qu’il avait composée dans sa solitude. Cette pièce était médiocre, mais l’auteur du *Tartuffe* démêla : ce que ce jeune homme pourrait faire un jour : il l’accueillit parfaitement, l’encouragea ; et, se souvenant de son ancienne tragédie de *La Thébaïde,* il lui en donna le plan, qu’il trouvait très bon. Racine travailla sur ce canevas : sa pièce fut jouée et applaudie. M. de Voltaire prétend qu’à cette occasion Molière fit au jeune auteur un présent de cent louis : mais, comme il est le seul qui le dise, on peut douter de cette anecdote, qui d’ailleurs jetterait trop de défaveur sur la conduite que Racine tint par la suite avec celui qui l’avait dirigé dans ses premiers travaux.

Il paraît plus probable que Molière, s’étant lié avec Racine, employa son crédit pour faire réussir à la cour le poème de *La Renommée aux Muses.* C’est ce qui est indiqué par un passage d’une des lettres. de la jeunesse de $38$ Racine, « *La Renommée,* dit-il, a été assez heureuse : M. le comte de Saint-Aignan la trouve fort belle : je ne l’ai point vu au lever du roi ; mais j’y ai trouvé Molière, à qui le roi a donné beaucoup de louanges : j’en ai été bien aise pour lui et il a été bien aise aussi que j’y fusse présent. »

Ce fut alors que Molière se lia avec un grand nombre de gens de lettres : Boileau, La Fontaine, Chapelle, l’abbé Le Vayer, Guilleragues, le voyaient fréquemment : il les recevait dans une petite maison qu’il avait louée à Auteuil, où il allait quelquefois se délasser de ses travaux pénibles et oublier ses chagrins. Tous ces hommes, la plupart très célèbres, avaient la plus grande estime pour lui : ils admiraient son génie extraordinaire, et le sens profond qui régnait dans ses discours ; souvent ils le prenaient pour juge dans leurs démêlés littéraires.

A une de ces réunions, Puimorin, frère de Boileau, raconta qu’ayant osé critiquer le poème de la Pucelle en présence de Chapelain, celui-ci lui avait répondu : *C’est bien à vous d’en juger, vous qui ne savez pas lire ;* et qu’il avait répliqué : *Je ne sais que trop lire depuis que vous faites imprimer.* Boileau et Racine trouvèrent cette réplique très bonne, et voulurent en faire sur-le-champ une épigramme ; c’est ainsi qu’ils la tournèrent :

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire

De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?

Hélas pour mes péchés, je n’ai que trop su lire

Depuis que tu fais imprimer.

$39$ Racine, très scrupuleux sur les règles de la versification, soutint que le premier hémistiche du second vers rimant, avec le vers précédent et le troisième vers, il valait mieux dire *de mon peu de lecture.* Molière, consulté par les deux amis, décida qu’il fallait conserver la première façon : *Elle est,* dit-il, *plus naturelle, et il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l’expression. C’est l’art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des règles de l’art.* Boileau fut si frappé de cette décision, qu’il l’a mit en vers dans le quatrième chant de l’Art poétique.

Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,

Trop resserré par l’art, sort des règles prescrites,

Et de l’art même apprend à franchir les limites.

Molière fut, de toute sa société, celui qui apprécia le mieux La Fontaine : Racine, Boileau lui-même, ne sentirent, pas assez son génie : frappés de la singularité de ses manières, de ses distractions continuelles, et de la difficulté qu’il éprouvait à s’exprimer, ils abusaient quelquefois de sa crédulité, et le tournoient en ridicule. Un jour qu’ils avaient poussé la plaisanterie très loin, Molière dit tout bas à l’un d’eux : *Ne nous moquons pas du bon homme ; il vivra peut-être plus que nous tous.*

L’année précédente, La Fontaine avait publié le conte de Joconde, imité de l’Arioste. Une traduction d’un nommé Bouillon parut en même temps. Ces deux ouvrages, qui firent du bruit, partagèrent les suffrages des gens de lettres : il y eut même une gageure entre l’abbé $40$ Le Vayer et un gentilhomme appelé de Saint-Gilles, sur la supériorité de l’un ou de l’autre poème. L’abbé tenait pour La Fontaine, et le gentilhomme pour Bouillon. Molière, leur ami commun, fut pris pour juge, et se décida en faveur de La Fontaine : Boileau composa une dissertation pour soutenir cette opinion. Ce M. de Saint-Gilles était un homme de la vieille cour, qui avait le ridicule de mettre de l’importance aux plus petites choses : Molière le peignit deux ans après, dans *Le Misanthrope,* sous le nom de Timante :

C’est de la tête aux pieds un homme tout mystère.

.................................................................................

Sans cesse il a tout bas, pour rompre l’entretien,

Un secret à vous dire, et ce secret n’est rien ;

De la moindre vétille il fait une merveille,

Et jusques au bonjour, il dit tout à l’oreille.

Quant à l’abbé Le Vayer, c’était un des plus grands admirateurs de Molière. Un jour qu’il se trouvait avec lui à Auteuil, Boileau y vint, et la conversation s’engagea sur les travers des hommes. Molière, qui était en fends sur cette matière, soutint et prouva par plusieurs exemples que *tous les hommes sont fous, et que chacun* *néanmoins croit être sage tout seul.* Ce sujet approfondi et discuté sous tous les points de vue, fournit à Boileau l’idée de sa quatrième satire ; et l’auteur comique conçut le projet de le mettre au théâtre, trouvant que Desmarets n’avait pas bien exécuté ce dessein dans la comédie des *Visionnaires*. Il n’eut pas le temps de faire cette pièce.

$41$ Boileau le consultait sur tous ses ouvrages : lorsqu’il vit l’Épître sur le passage du Rhin, il se permit de critiquer les vers suivants :

Il apprend qu’un héros conduit par la victoire

A de ses bords fameux flétri l’antique gloire.

*Ce dernier vers*, dit-il., *peut faire entendre que la présence du roi a déshonoré le fleuve*, Boileau soutint ces vers, auxquels il tenait beaucoup, et avec raison ; Molière ne se rendit point ; et la correction qu’il demandait ne fut pas faite.

La suspension du *Tartuffe* avait nui à la troupe de Molière, qui comptait sur le succès de cette pièce. Il chercha le moyen de réparer cette perte. Ses camarades le pressèrent d’arranger pour leur théâtre *Le Festin de Pierre,* comédie espagnole de Tirso de Molina, que les comédiens italiens avaient récemment donnée, et qui avait fait courir tout Paris. L’auteur du *Tartuffe*, ne trouvant dans cette comédie que des conceptions extravagantes et un prodige ridicule, refusa longtemps de traiter un pareil sujet. Cependant, en y réfléchissant, il remarqua qu’il était possible d’en tirer de bonnes scènes ; et cette considération le fit céder au vœu de sa troupe. Les hypocrites avaient cabalé contre le *Tartuffe* ; l’auteur s’en vengea par une tirade du *Festin de Pierre*, ou l’athée contrefait le dévot : cette scène avait pour objet de préparer le public au rôle du *Tartuffe.* L’essai ne fut pas aussi heureux qu’on l’avait espéré. Cette pièce eut peu de succès : quelques traits dangereux, supprimés à la seconde représentation, $42$ furent saisis avidement par les ennemis de l’auteur : ils s’élevèrent aussi contre le parti qu’il avait pris d’écrire cette comédie en prose ; et le public partagea cette prévention. Ce ne fut qu’après la mort de l’auteur, lorsque sa veuve fit mettre en vers *Le Festin de Pierre,* que cette pièce obtint le succès qu’elle méritait.

Il parut contre cette comédie le libelle le plus violent, intitulé : *Observations sur une comédie de Molière, etc., par B*. *A. Rochemont ; Paris,* 1665, *avec permission du lieutenant civil* ce qui prouve que le libelliste était soutenu par des personnes puissantes. Après avoir mis Molière au-dessous de Gaultier Garguille, de Turlupin et de Jodelet, l’auteur poursuit ainsi : « Mais qui peut supporter la hardiesse d’un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient école de libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d’un maître et d’un valet de théâtre, d’un athée qui s’en rit, et d’un valet plus impie qui en fait rire les autres ? » L’auteur finit par se prévaloir de la piété de la reine, et par implorer l’autorité du roi et de la justice contre l’auteur du *Festin de Pierre.* On fit deux réponses à cette diatribe : la meilleure est une lettre sur les observations de Rochemont. « Savez-vous bien, dit l’auteur, à quoi tous ces beaux raisonnements aboutissent ? à une satire du *Tartuffe.* L’observateur n’avait garde d’y manquer ; puisque ses remarques ne sont faites qu’à ce dessein. Comme il sait que tout le monde est désabusé, il a appréhendé qu’on ne le jouât ; et c’est ce qui lui a fait mettre la main à la plume. »

$43$ Comme si tous les malheurs dussent un même temps accabler Molière, il eut à cette époque le chagrin de se brouiller avec un de ses meilleurs amis. On a vu l’accueil qu’il avait fait à Racine. Ce poète venait de faire jouer sa tragédie d*’Alexandre* parmi tous les acteurs de cette troupe, qui, comme son chef, avait mal à propos la prétention de bien jouer la tragédie, il ne fut content que de mademoiselle Duparc, qui était chargée du rôle d’Axiane. Cette demoiselle vivait assez froidement avec Molière, et ne lui pardonnait pas d’avoir été insensible à ses avances, lorsqu’il refusa de lui sacrifier mademoiselle de Brie. Les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, qui furent instruits du mécontentement de Racine, intriguèrent auprès de lui, et lui firent les offres les plus avantageuses s’il voulait leur donner sa pièce. Le jeune poète ; préférant les intérêts de son amour-propre aux devoirs de l’amitié et de la reconnaissance, ne balança pas longtemps ; un seul motif le retenait mademoiselle Duparc avait eu beaucoup de succès dans le rôle d’Axiane, il craignait qu’elle ne pût être remplacée. Les comédiens de l’hôtel de Bourgogne s’empressèrent de lever cet obstacle ; profitant des dispositions de l’actrice à l’égard de son chef, ils l’engagèrent à leur théâtre : et Molière perdit en même temps la meilleure actrice de sa troupe, avec une pièce qui avait réussi. Il fut profondément affligé de ce procédé ; cependant il conserva pour Racine ces égards d’estime et de considération que les hommes distingués devraient toujours avoir entre eux : Racine ne garda pas la même mesure.

$44$ Une faveur que Molière obtint de Louis xiv, dans le même temps, le consola un peu des désagréments qu’il avait éprouvés. Sa troupe eut le titre de *troupe du roi.* Ce prince lui donna deux pensions, lune de 7000 livres, qui devait être partagée entre les comédiens, l’autre de 1000 pour leur chef. Mais l’ordre et l’économie de Molière auraient pu le rendre indépendant des grâces de la cour ; son revenu allait à 30,000 livres, qui en faisaient plus de 80,000 d’aujourd’hui. Sa maison, située dans la rue de Richelieu, était sur un pied conforme à cette fortune : toutes les apparences du bonheur entouraient cet homme célèbre : il était loin d’en avoir la réalité.

Louis xiv l’aimait, et, quoique comédien, il faisait toujours à la cour son service de valet-de-chambre. Il avait du crédit, mais il évitait de le faire paraître, et n’en abusait jamais. Plusieurs seigneurs le chérissaient et s’empressaient à rechercher sa conversation. Le maréchal de Vivonne, à qui Boileau adressa ses charmantes lettres sous les noms de Balzac et de Voiture, allait souvent à Auteuil, et faisait ses délices des observations de Molière. Le grand Condé voulait qu’il vînt fréquemment le voir, et disait qu’il t*rouvait toujours* à *gagner, dans son entretien.* Il y avait, comme on le voit, dans la vie agitée de cet homme extraordinaire, un mélange de biens et de maux qui, ne formait pas cependant une compensation suffisante pour le bonheur.

On assure qu’une dispute qui s’éleva entre madame Molière et la femme d’un médecin qui habitait une maison $45$ voisine, donna à l’auteur l’idée de jouer les médecins ; c’est ce qu’il fît dans *L’Amour médecin,* où il les mit pour la première fois sur la scène. Si cette anecdote est vraie, ce qui est fort douteux, elle est une nouvelle preuve de la faiblesse de Molière pour sa jeune épouse. Quoi qu’il en soit, la pièce fut faite et apprise en cinq jours ; elle offre un trait de génie, c’est la scène où les quatre médecins assemblés pour une consultation s’occupent de choses frivoles.

Mais un ouvrage d’une bien plus grande importance occupait depuis longtemps l’auteur. Ne pouvant publier *Le Tartuffe,* c’était sur *Le Misanthrope* qu’il fondait sa réputation. Boileau, qui en avait plusieurs fois entendu la lecture, avait témoigné, dans sa seconde satire, son admiration pour le talent de son ami ; mais ce suffrage ne le rassurait pas : il se défiait de ses forces, et n’était jamais entièrement satisfait de ses plus beaux morceaux ; situation assez naturelle aux hommes d’un grand talent, et que Boileau a exprimée ainsi ;

Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.

Lorsque Molière entendit ce vers, il s’écria, en serrant la main de Boileau : *Voilà la plus grande vérité que vous ayez jamais dite ! Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais tel que je suis, je n’ai jamais rien fait dont je sois véritablement content.*

Les craintes de l’auteur parurent se réaliser lorsqu’il donna *Le Misanthrope* pour la première fois. La pièce fut reçue froidement. Un événement assez singulier contribua $46$ à inspirer au public de la prévention. Un témoin oculaire va nous en instruire : « Le sonnet d’Oronte, dit Devisé, n’est point méchant selon la manière d’écrire d’aujourd’hui, et ceux qui cherchent ce qu’on appelle pointes ou chutes plutôt que le bon sens, le trouveront sans doute bon. J’en vis même plusieurs, à la première représentation de cette pièce, qui se firent jouer pendant qu’on représentait cette scène, car ils crièrent que le sonnet était bon avant que le Misanthrope en fit la critique, et demeurèrent ensuite tout confus. » Cette anecdote suffit pour montrer combien Molière était supérieur à son siècle. Ceux qui avaient hautement pris le parti du sonnet soutinrent que la pièce était froide ; les autres, dont le plus grand nombre n’était pas en état d’apprécier ce comique noble, demeurèrent indifférents. Il est à remarquer qu’on ne fit aucune critique contre *Le Misanthrope*, les ennemis de l’auteur affectèrent même de louer cette pièce pour montrer leur impartialité ; ils étaient persuadés qu’elle ne se relèverait pas. Boileau prit avec chaleur le parti d’un ouvrage dont il avait examiné toutes les parties avec la plus scrupuleuse attention. Racine, qui ne croyait pas encore avoir à se plaindre de Molière, montra dans cette occasion de la générosité. Un de ses amis, qui avait assisté à la première représentation du *Misanthrope,* vint le lendemain lui annoncer la chute de la pièce, et crut lui faire plaisir en se déclarant contre elle : *La pièce est tombée*, lui dit-il, *rien n’est si froid vous pouvez m’en croire, j’y étais. — Vous y étiez,* répondit Racine, $47$ *et je n’y étais pas ; cependant je n’en croirai rien, parce qu’il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. Retournez-y, et examinez-la mieux.*

*Le Misanthrope* fut retiré après la troisième représentation. Deux mois après, l’auteur le remit avec *Le Médecin malgré lui,* qui attira la foule et ramena le public. Cette dernière pièce, dont le principal personnage est calqué sur un perruquier du palais[[5]](#footnote-5), qui servit aussi de modèle à l’un des héros du Lutrin, est tirée d’un vieux conte dont l’idée est très plaisante. Il est assez singulier qu’il fallût une farce de ce genre pour faire passer un chef-d’œuvre tel que *Le Misanthrope.*

Quelque temps après la remise de cette comédie, Louis xiv donna une fête encore plus belle que les précédentes. Les comédiens de l’hôtel de Bourgogne se réunirent à ceux du Palais royal pour contribuer aux plaisirs de la cour. Ils jouèrent la tragédie de *Pyrame et Thisbé* de Théophile ; et Molière, pressé par le temps, ne put donner que les deux premiers actes de *Mélicerte,* pastorale. Les plus belles femmes de la cour, parmi lesquelles on remarquait madame de La Vallière et madame de Montespan, dansèrent dans le ballet. *Le Sicilien* fit aussi partie de cette fête. C’est le premier modèle du genre que Saintefoix adopta depuis dans les petites comédies de *L’Oracle* et des *Grâces.*

Cependant la réputation de Racine s’augmentait. Le $48$ succès *d’Andromaque,* presque égal à celui du *Cid,* fixait sur lui tous les regards. Le grand Corneille se voyait négligé par les comédiens de l’hôtel de Bourgogne, qui, sous divers prétextes, refusaient de représenter. *Attila.* Il se rapprocha de Molière et se réconcilia avec lui. Bientôt sa tragédie fut jouée, et madame Molière, qui depuis longtemps désirait de paraître dans le genre tragique, y débuta avec beaucoup d’éclat. Elle était aimée du public, et son penchant à la coquetterie la portait à varier, autant qu’il était possible, ses moyens de plaire.

Cette coquetterie faisait le malheur de son époux : naturellement disposé à la jalousie, il s’exagérait les torts qu’elle avait avec lui. Plus il voulait exiger d’elle, moins il obtenait. Un jour il éclata, lui fit une longue récapitulation de ses griefs, et la menaça de la faire enfermer. Elle s’évanouit, parut se livrer au plus violent désespoir ; et Molière, qui la chérissait toujours, lui offrit son pardon à condition qu’elle se conduirait mieux. Dégoûtée de son mari, fatiguée de sa jalousie, elle refusa de se réconcilier et déclara qu’elle voulait vivre séparée de lui. Le prétexte eu elle fit valoir, fut qu’elle ne pouvait souffrir que mademoiselle de Brie demeurât avec elle, et semblât lui disputer les affections de son époux. En effet, Molière, lorsqu’il était rebuté par les caprices de sa femme, revendit à son ancienne amie, auprès de laquelle il trouvait une douceur et une égalité à toute épreuve. Craignant de faire un éclat, il consentit à cette séparation, sans cesser d’être amoureux de sa femme : il exigea seulement qu’elle ne $49$ quittât pas sa maison. Quelque temps après il tenta, mais vainement, de reprendre ses droits sur elle ; il n’en reçut que de l’indifférence et du mépris.

Accablé par le chagrin le pins profond, il alla passer quelques jours à Auteuil. Chapelle vint le voir, et le trouva rêvant tristement dans son jardin. Il lui demanda la cause de sa tristesse ; et Molière, après quelques refus, soulagea son cœur en lui avouant tout. — Pour moi, dit Chapelle, je vous avoue que si j’étais assez malheureux pour me trouver en pareil état, et que je fusse fortement persuadé que la personne que j’aime accorde ses faveurs à d’autres, j’aurais tant de mépris pour elle, qu’il me guérirait infailliblement de ma passion. Vous avez d’ailleurs une satisfaction que vous n’auriez pas si c’était une maîtresse ; et la vengeance, qui prend ordinairement la place de l’honneur dans un cœur outragé, vous peut payer tous les chagrins que vous cause votre épouse, puisque vous n’avez qu’à la faire enfermer. Ce sera même un moyen assuré de vous mettre l’esprit, en repos.

Molière, qui avait écouté son ami avec assez de tranquillité, l’interrompit pour lui demander s’il n’avait jamais été amoureux. — Je l’ai été, répondit Chapelle, comme un homme de bon sens doit l’être : mais je n’aurais point balancé sur une chose que mon honneur m’aurait conseillé de faire ; et je rougis pour vous de vous trouver si incertain.

Je vois bien que vous n’avez encore rien aimé, répliqua Molière : vous avez pris la figure de l’amour pour l’amour même. Je ne vous rapporterai point une infinité d’exemples $50$ qui vous feraient connaître la puissance de celle passion : je vous ferai seulement un récit fidèle de mon embarras, pour vous faire comprendre combien on est peu maître de soi quand elle a une fois pris sur nous l’ascendant que le penchant lui donne d’ordinaire. Pour prévenir l’objection que vous pourriez me faire sur la connaissance parfaite que vous dites que j’ai du cœur de l’homme, par les portraits que j’en expose tous les jours au public,, je demeurerai d’accord que je me suis étudié, autant que j’ai pu, à connaître leur faible ; mais si ma science m’a appris qu’on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m’a que trop fait Voir qu’il était impossible de l’éviter. J’en juge tous les jours par moi-même.

Molière fit ensuite à Chapelle le récit de son mariage, de ses amours et de ses chagrins : — Je me suis déterminé, poursuivit-il, à vivre avec elle comme si elle n’était pas ma femme : mais si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi : ma passion est venue à tel point, qu’elle va jusqu’à entrer avec compassion dans les intérêts de cette jeune femme. Quand je considère combien il m’est impossible de vaincre ce que je sens pour elle., je me dis en même temps qu’elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu’elle a d’être coquette, et je me trouve plus de disposition à la plaindre qu’à la blâmer. Vous médirez sans doute qu’il faut être poète pour aimer de cette manière ; mais, pour moi, je crois qu’il n’y a qu’une sorte d’amour, et que les gens qui n’ont pas senti de semblables délicatesses n’ont jamais aimé $51$ véritablement. N’admirez-vous pas que tout ce que j’ai de raison ne serve qu’à me faire connaître ma faiblesse sans que je puisse en triompher ? — Je vous avoue, à mon tour, dit Chapelle, que vous êtes plus à plaindre que je ne pensais : mais il faut, tout espérer du temps : continuez cependant à combattre votre passion.

On a cru devoir rapporter tout cet entretien, qui paraît authentique, parce qu’il peint d’une manière parfaite le caractère de Molière. Sa générosité, son amour, son indulgence, ses profondes réflexions sur le cœur humain, s’y déploient dans la position la plus délicate.

Jusqu’alors Racine avait gardé beaucoup de mesure.avec Molière : il se rappelait avec reconnaissance l’accueil qu’il avait reçu de cet homme célèbre. Une malheureuse méprise accrut la division qui existait entre eux ; et quoique Molière fût toujours juste envers Racine, ce dernier écouta trop les conseils du dépit et de la vengeance.

*Andromaque* avait obtenu le plus grand succès ; et ce triomphe avait suscité beaucoup d’ennemis à son auteur. Une satire contre cette pièce, intitulée *La Folle querelle,* réussit parce qu’elle était remplie de méchancetés. On sait combien Racine était sensible à la moindre critique. : il partagea l’opinion qui attribuait à Molière ce mauvais ouvrage, et ne lui pardonna jamais d’avoir cherché à déprimer un de ses chefs-d’œuvre. Le fait est que cette satire était du comédien Subligni, également ennemi de Molière et de Racine.

La rumeur qui s’était élevée contre *Le Tartuffe* paraissait $52$ apaisée après trois ans d’interruption : l’auteur avait employé ce temps à corriger sa pièce. Il en avait changé le titre, et l’avait appelée *L’Imposteur :* au lieu de faire paraître son principal personnage sous le costume ecclésiastique, il lui avait donné celui d’un homme du monde ; et plusieurs adoucissements paraissaient devoir désarmer les critiques les plus sévères. Molière profita de la circonstance où le roi faisait une campagne en Flandre, où Paris était presque désert, pour risquer, au milieu de l’été, une première représentation du *Tartuffe.* Mais tous les soupçons se réveillèrent : les faux dévots jetèrent les hauts cris, les personnes véritablement pieuses conçurent des alarmes ; et le premier président de Lamoignon, qui connaissait la pièce, crut devoir défendre la seconde représentation jusqu’à un nouvel ordre du roi. Sans doute ce magistrat, ami des lettres, dont le fils fut si connu par ses bontés pour Boileau, avait des raisons qu’on ne peut apprécier aujourd’hui.

Molière, comptant toujours sur les bontés du roi, lui envoya, au camp de Lille, deux de ses camarades, La Grange et La Thorillière, pour le prier de lever la défense du premier président : Louis xiv , qui avait beaucoup de confiance en ce magistrat, ne changea rien à la mesure qu’il avait prise ; et *Le Tartuffe* fut encore suspendu. Le prince de Condé, qui aimait beaucoup Molière, et qui deux ans auparavant avait fait jouer sa pièce au Raincy, fut un des partisans les plus zélés de ce chef-d’œuvre. Quelque temps après, il trouva l’occasion de faire sentir au roi l’injustice des ennemis de l’auteur. Des farceurs $53$ représentèrent â la cour une pièce intitulée. : *Scaramouche Ermite ;* et Louis XIV dit en sortant au prince : *Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui, se scandalisant si fort de la comédie de Molière ne disent pas un mot de celle de Scaramouche. — La raison de cela,* répondit le prince, *c’est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion, dont ces messieurs ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes ; c’est ce qu’ils ne peuvent souffrir*.

Tout autre homme que l’auteur se serait découragé par tant d’obstacles qui retardaient la représentation d’un ouvrage qu’il regardait comme son chef-d’œuvre : mais son génie le soutenait, et sa plus douce consolation était de travailler à d’autres comédies. Il fit représenter *Amphitryon*, qui, comme on sait, est une imitation très embellie de Plaute. Cette pièce n’essuya d’abord aucune critique, et le succès en fut complet ; mais Boileau, qui, sous le rapport littéraire, n’avait jamais d’indulgence, même pour ses meilleurs amis, y trouva des défauts. Il blâmait surtout les tendresses de Jupiter et d’Alcmène, et cette scène où le dieu ne cesse de jouer sur les termes d’*époux* et d’amant. D’un autre côté, madame Dacier, fatiguée d’entendre dire que la pièce nouvelle l’emportait sur la comédie latine, s’occupa d’une dissertation qui avait pour objet de prouver que l’Amphitryon de Plaute était très supérieur à la comédie de Molière : mais, ayant appris que l’auteur travaillait aux *Femmes savantes,* elle supprima prudemment sa dissertation.

$54$ Le succès d’*Amphitryon* engagea Molière à puiser encore un sujet dans Plaute. *L'Avare* était peut-être le plus profond et le plus moral que l'on pût y trouver. L’auteur moderne se l’appropria en maître, changea quelques nuances du caractère, plusieurs circonstances de l’action, et mit en scène de nouveaux personnages. Cependant ce chef-d’œuvre n’eut pas d’abord un grand succès, par la prévention du public contre les comédies en cinq actes qui étaient en prose. C’est à Molière qu’on doit la distinction des sujets propres à être mis en vers, et de ceux où la prose doit être préférée. Dans les comédies, comme *Le Tartuffe* et *Le Misanthrope,* où le caractère se développe principalement par des paroles, nul doute que la poésie ne doive être employée pour donner plus d’éclat et de précision aux détails : dans les pièces, au contraire, comme *L’Avare* et *Le Bourgeois gentilhomme*, où le caractère s’annonce le plus fréquemment par des actions, il paraît que la prose convient mieux : ces deux comédies offrent en effet une multitude de choses charmantes que les vers ne pourraient rendre.

Les premières représentations de *L’Avare* furent presque désertes : Boileau s’y montrait fort assidu, et soutenait que la pièce était excellente. Racine, irrité contre l’auteur, enveloppait l’ouvrage dans son ressentiment. *Je vous vis dernièrement,* dit-il un jour à Boileau, *et vous riiez tout seul sur le théâtre*. — *Je vous estime trop,* lui répondit Boileau, *pour croire que vous n’y ayez pas ri, du moins intérieurement.* L’auteur retira sa pièce après les premières représentations ; $55$ il la remit au bout de quelques mois. : alors elle réussit complètement. Molière eut avec Racine une conduite beaucoup plus noble : la même année *Les Plaideurs* furent joués à l’hôtel de Bourgogne. La seconde représentation fut orageuse, et les comédiens n’osaient hasarder la troisième. Molière, toujours juste, soutint *que cette comédie était bonne, et que ceux qui s’en moquaient méritaient qu’on se moquât d’eux.*

*George Dandin,* qui suivit immédiatement *L’Avare,* fît partie d’une fête magnifique que Louis XIV donna à Versailles pour la paix de 1668. Des censeurs sévères trouvèrent peut-être, avec raison, de l’indécence dans le rôle d’Angélique ; mais les critiques se turent : l’auteur avait acquis un grand ascendant par son génie, qui n’était plus méconnu, et par la faveur du roi.

Cette faveur qui s’augmentait tous les jours imposa enfin silence à ceux qui s’opposaient à la représentation du *Tartuffe* : et ce chef-d’œuvre fut joué le 5 février 1669. Une suspension de cinq ans excitait dans le public la plus vive curiosité ; et le plaisir de rire aux dépens des faux dévots, qui jusqu’alors avaient été protégés, entrait pour beaucoup dans cet empressement. L’affluence des spectateurs fut immense : quarante représentations de suite ne purent les satisfaire ; et Molière, considéré comme le plus grand comique qui eut existé, dut être pendant quelque temps consolé de ses peines.

Cependant il parut contre lui une satire assez piquante, qui fut accueillie avec transport par ceux qui lui étaient $56$ opposés. Elle est en tête d’une mauvaise parodie du *Tartuffe.* Cette pièce est curieuse : l’auteur attaque d’abord la pièce, dont il tourne le plan en ridicule.

Dès le commencement, une vieille bigote

Querelle les acteurs, et sans cesse radoté,

Crie et n’écoute rien, se tourmente sans fruit.

Ensuite une servante y fait autant de bruit,

A son maudit ; caquet donne libre carrière,

Réprimande son maître, et lui rompt en visière,

L’étourdit, l’interrompt, parle sans se lasser.

Un bon coup suffirait pour la faire cesser ;

Mais on s’aperçoit bien, que son maître, par feinte,

Attend pour la frapper qu’elle soit hors d’atteinte.

Surtout peut-on souffrir l’homme aux *réalités,*

Qui pour se faire aimer dit cent impiétés ?

Débaucher une femme et coucher avec elle,

Chez ce galant dévot est une bagatelle.

A l’entendre, le ciel permet tous, les plaisirs ;

Il en sait disposer au gré de ses désirs,

Et quoi qu’il puisse faire, il se le rend traitable.

Pendant ces beaux discours, Orgon sous une table,

Incrédule toujours, pour être convaincu,

Semble attendre en repos qu’on le fasse cocu.

Il se détrompe enfin, et comprend sa disgrâce,

Déteste le Tartuffe et pour jamais le chasse.

Après que l’imposteur a fait voir son courroux,

Et d’autres incidents de cette même espèce,

Le cinquième acte vient : il faut finir la pièce ;

Molière la finit, et nous fait avouer

Qu’il en tranche le nœud qu’il n’a su dénouer.

Après s’être étendu sur la pièce de Molière, l’auteur $57$ attaque sa personne : ces vers doivent être conservés, parce qu’ils sont entièrement en contradiction avec l’idée qu’on s’est formée depuis de ce grand homme.

Molière plaît assez : c’est un bouffon plaisant

Qui divertit le monde en le contrefaisant.

Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;

Toutes ses pièces sont d’agréables sottises :

Il est mauvais poète, et bon comédien ;

Il fait rire, et de vrai c’est tout ce qu’il fait bien.

Ces vers furent attribués à Montfleury, dont il a déjà été parlé : une comédie de ce poète, *La Femme Juge et Partie,* partagea le succès du *Tartuffe,* et eut presque autant de représentations à l’hôtel de Bourgogne. Il n’en faut rien conclure contre le public d’alors ; nous avons vu des choses des plus extraordinaires.

Si le suffrage unanime des hommes les plus distingués de la France put suffire pour effacer ces légers désagréments, Molière n’eut rien à désirer. Louis xiv lui-même, qui s’était opposé si longtemps à la représentation de la pièce, sembla partager l’admiration du public. L’auteur, quoiqu’il eût déjà attaqué les médecins, était fort lié avec un docteur appelé Mauvilain, dont le fils désirait un canonicat à Vincennes : il profita de l’occasion pour demander cette grâce au roi le jour même de la première représentation du *Tartuffe : Votre majesté,* lui dit-il, *nia réconcilié avec les dévots*; *quelle daigne me réconcilier avec les médecins,* La grâce fut accordée, et quelques jours après, Louis xiv ayant aperçu l’auteur dans ses appartements, lui dit : *Vous avez un médecin, que vous* $58$ *fait-il ?* —*Sire,* répondit-il, *nous causons ensemble ; il m’ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris*.

Les rôles de femmes du *Tartuffe,* furent joués par trois personnes dont la réunion dans la maison de Molière en troublait souvent le repos. Madame Béjard, était chargée du rôle de Dorine ; madame Molière, sa fille, de celui d’Elmire ; et mademoiselle de Brie, de celui de Mariane. Oïl raconte que, quelques moments avant la première représentation, madame Molière se présenta magnifiquement vêtue pour jouer Elmire : son mari, qui tenait beaucoup aux convenances théâtrales, l’obligea de prendre un habit plus simple, parce que *la grande parure,* ajouta-t-il, *ne convient pas à une jeune femme convalescente.-* Elle obéit à regret : heureusement elle était alors bien avec son époux, dont la gloire la flattait ; et parvenait quelquefois à la ramener à lui. Mademoiselle de Brie jouait parfaitement Mariane ; elle excellait dans les rôles d’ingénues et de demoiselles décentes : sa douceur, ses grâces touchantes enchaînaient Molière, quoique depuis longtemps il ne fût plus amoureux d’elle. C’était dans son sein qu’il déposait ses chagrins et ses inquiétudes : elle ne put jamais se séparer de lui. Cette demoiselle lui survécut longtemps : elle eut le don bien rare de paraître toujours jeune : à soixante-cinq ans elle jouait encore les ingénues : cependant à cette époque elle voulut abandonner le rôle d’Agnès de *L’École des Femmes.* Mademoiselle Ducroisy, jeune et jolie, se présenta pour le jouer ; mais le public refusa de $59$ l’entendre, et força mademoiselle de Brie à reparaître : on fit à ce sujet le quatrain suivant :

Il faut qu’elle ait été charmante,

Puisque aujourd’hui, malgré ses ans,

A peine des attraits naissants

Egaient sa beauté mourante.

Telle était la femme avec laquelle Molière aurait pu vivre très heureux, s’il l’eut préférée à mademoiselle Béjard.

Un gentilhomme de Limoges, qui étala beaucoup de ridicules sur le théâtre, et qui eut même une scène avec les gagistes, fournit à l’auteur l’idée de *Pourceaugnac.* Cette pièce fit partie d’une fête qui eut lieu à Chambord. Boileau, qui prenait le plus vif intérêt à la gloire de son ami, se plaignit qu’un si grand génie descendît à la farce.

L’année suivante Louis XIV donna, à Saint-Germain une fête aussi belle que celle.de *Mélicerte*. Il imagina le sujet des *Amants magnifiques,* et chargea Molière de le traiter. Ces ouvrages de commande sont rarement bons, et le sujet de cette pièce n’était ni dans le goût ni dans de talent de l’auteur. Il ne voulut pas qu’elle fût jouée à Paris : on ne la représenta qu’après sa mort : elle n’eut point de succès.

*Le Bourgeois gentilhomme* fit l’ornement d’une fête qui eut lieu à Chambord la même année. Le succès en fut d’abord douteux à la cour. On trouva mauvais que Molière eût présenté un seigneur et une marquise comme des fripons ; mais, n’osant faire valoir cette raison, on se rejeta sur le divertissement, qu’on traita de misérable farce. Le roi ne dit rien à l’auteur, ce qui lui fit penser que sa pièce $60$ était absolument tombée. Six jours s’écoulèrent entre la première et la seconde représentation : pendant ce long intervalle, Molière n’osa paraître. Baron, envoyé pour savoir des nouvelles, n’en rapportait que de mauvaises. Enfin, après la seconde représentation, Louis xiv, témoigna sa satisfaction à l’auteur, et lui dit que la pièce était excellente : tout changea ; ceux qui l’avaient le plus critiquée en devinrent les partisans les plus enthousiastes.

Dans cette pièce, Molière donna encore une nouvelle preuve d’amour à sa femme, qui depuis quelque temps se conduisait un peu mieux avec lui : il la peignit dans une scène charmante, dont nous avons cité quelques traits.

La santé de cet homme célèbre commençait à s’affaiblir ; et le plus souvent qu’il le pouvait, il faisait des retraites dans sa maison d’Auteuil. Ce fut là que se passa une scène très singulière, dont M. de Voltaire a regardé le récit comme un conte, mais qu’on peut donner comme vraie, puisqu’elle est racontée dans tous ses détails par Louis Racine, qui la tenait de Despréaux et de son père.

Boileau, Chapelle et La Fontaine vinrent demander à souper à Molière : il fit ce qu’il put pour les régaler mais il observa qu’il ne pourrait être que témoin de leur repas, parce qu’il était au régime. Les convives se mirent à table, et, suivant la coutume du temps, burent beaucoup. Le vin les ayant jetés dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les misères de la vie, et sur cette maxime des anciens, *que le premier bonheur est de ne point naître, et le second, de mourir promptement,* leur fit prendre $61$ l’héroïque résolution d’aller sur-le-champ se jeter dans la rivière ; ils y allaient, et elle n’était pas loin. Molière leur représenta avec beaucoup de sang-froid qu’une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, et qu’elle méritait d’être faite en plein jour. Ils s’arrêtèrent, et se dirent, en se regardant les uns les autres : *Il a raison.* —*Oui, messieurs-,* ajouta Chapelle, *ne nous noyons que demain matin ; et en attendant, allons boire le vin qui nous reste.* Le jour suivant, comme l’avait attendu Molière, leurs idées changèrent : ils jugèrent à propos de supporter les misères de la vie.

*Les Fourberies de Scapin,* farce charmante, si supérieure à tant de comédies plus soignées, suivit immédiatement *Le Bourgeois gentilhomme.* Cette pièce fut très applaudie ; mais l’auteur ne fut pas épargné par ses ennemis : on lui reprocha surtout de ne se faire aucun scrupule de prendre des scènes entières dans des auteurs modernes, tels que Rotrou et Cyrano. *Ces scènes étaient bonnes,* répondit-il ; *elles m’appartenaient de droit : on reprend son bien partout où on le trouve.* Boileau, toujours sévère avec Son ami, ne goûta point *Les Fourberies de Scapin* ; il gémissait de voir un si grand génie perdre son temps à des pièces de ce genre, et l’engageait à terminer *Les Femmes savantes,* qu’il mettait au même rang que *Le Misanthrope.*

Il paraît que c’était seulement pour les pièces d’un comique peu relevé que Molière avait coutume de consulter sa servante : il exigeait aussi que ses camarades amenassent $62$ leurs enfants à ses lectures, afin de juger à leurs premiers mouvements s’il avait bien saisi la nature. Cette méthode, qui annonce la plus profonde connaissance du cœur humain, n’avait lieu que pour les comédies d’un ordre inférieur : de tels juges n’auraient sans doute pu apprécier *Le Misanthrope* et *Le Tartuffe.*

Molière s’était depuis longtemps réconcilié avec Corneille : pressé par une fête qui eut lieu au carnaval de 1671, il le pria de l’aider à la composition de *Psyché.* Ce grand homme, âgé de soixante-sept ans, sembla rajeunir pour contribuer aux plaisirs du roi : deux scènes charmantes, pleines de sentiment et de délicatesse, lui appartiennent.

Enfin *Les Femmes savantes,* désirées depuis longtemps par Boileau, et qui avaient jeté l’alarme parmi toutes les femmes auxquelles on reprochait des prétentions à l’esprit, furent représentées sans répondre entièrement à l’attente de l’auteur. L’accueil du public fut d’abord assez froid : mais plus cette comédie fut jouée, plus on en sentit les beautés. Tous les détails relatifs à cette pièce se trouvent dans le Discours préliminaire. Elle eut plus de succès à la cour, où la jeunesse se faisait un honneur de se moquer de l’hôtel de Rambouillet, qu’elle regardait comme la vieille cour. Le rôle de Clitandre y fut surtout admiré. Quelque temps après la première représentation, Louis XIV demanda à Boileau quel était le plus grand écrivain qui eût honoré sou règne ? *Molière,* répondit Boileau sans balancer. *Je ne le croyais pas,* poursuivit le roi ; *mais vous vous y connaissez mieux que* $63$ *moi*. Ce mot fut à l’instant répété par les courtisans, et mît le comble à la gloire de Molière.

Une fête le détourna encore des grands ouvrages auxquels il voulait désormais se consacrer entièrement. Il composa *la Comtesse d’Escarbagnas,* où il attaqua parfaitement les prétentions des dames de province. Ce fut la première fois qu’il mit sur la scène un financier. On a exposé autre part les raisons qui le détournèrent de puiser dans cette source, que Le Sage, quelque temps après, rendit si féconde.

Nous approchons de la mort de Molière : il est temps de compléter les détails que nous avons donnés sur son caractère.

Cet homme, qui avait des passions si fortes, était cependant ami de l’ordre, et portait peut-être ce goût jusqu’à un excès minutieux. Il exigeait dans sa maison la régularité la plus parfaite : les heures des repas, du travail et des plaisirs, étaient fixées : le moindre dérangement dans son appartement lui donnait de l’humeur, et le détournait même de ses occupations. Il était triste et porté à la mélancolie : quoique sa conversation fût très recherchée, il parlait peu, et ne s’abandonnait que lorsque la société lui plaisait. Son unique soin était d’observer les différents ridicules, qu’il ne frondait jamais dans le monde. Entouré d’amis qui le consolaient de ses désagréments domestiques, il était respecté par eux, quoiqu’ils connussent ses faiblesses. On a vu qu’ils le prenaient souvent pour arbitre dans leurs différends.

$64$ Sa conduite avec ses camarades était celle d’un père, d’un ami, d’un protecteur. S’il exigeait une grande exactitude dans leurs devoirs, il savait la payer par des encouragements et des libéralités. Il ne négligeait rien pour les faire valoir, soit en composant des rôles conformes à leurs talents, soit en leur donnant des conseils. Son caractère était doux, complaisant et généreux. Sa grande facilité d’élocution le portait à haranguer souvent sa troupe et le public ; et l'on présume qu’il était toujours écouté favorablement. Son portrait nous a été laissé par une actrice qui l’avait beaucoup connu. « Il n’était, dit-elle, ni trop gras, ni trop maigre : il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle : il marchait gravement, avait l’air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu’il leur donnait lui rendaient là physionomie extrêmement comique. »

On, se demande comment un génie aussi supérieur pouvait se prêter aux soins souvent peu nobles d’un directeur de troupe, et d’un comédien. Ses amis s’en étonnaient, et lui conseillaient d’abandonner son état pour se livrer entièrement aux lettres. Une place à l’académie française aurait été le prix de ce sacrifice. Un jour Boileau insista beaucoup sur cet objet : *Votre santé,* lui dit-il, *dépérit, parce que le métier de comédien vous épuise : que n’y renoncez-vous ?* —*Hélas !* lui répondit Molière, *c’est le point d’honneur qui me retient.* —*Et* $65$ *quel point d’honneur ?* poursuivit Boileau. *Quoi ! vous barbouiller le visage d’une moustache de Sganarelle pour venir sur un théâtre recevoir des coups de bâton ! voilà un beau point d’honneur pour un philosophe comme vous !* Ce point d’honneur consistait à ne point abandonner plus de cent personnes qui vivaient de ses travaux, et qui, comme on le vit après sa mort, seraient tombées dans la misère s’il eût quitté le théâtre. Le même motif lui servait d’excuse lorsqu’on lui reprochait de faire des farces indignes de son grand talent : *Je suis comédien et auteur,* disait-il ; *il faut réjouir la cour, et attirer le peuple ; et je suis quelquefois réduit à consulter l’intérêt de mes acteurs aussi bien que ma propre gloire.*

A cette époque, les amis de Molière parvinrent à le réconcilier entièrement avec sa femme. Il quitta pour lui plaire le régime sévère auquel il s’était soumis, et sa santé, en souffrit beaucoup. On a vu qu’il avait toujours été excessivement jaloux : avait-il eu sujet de l’être ? c’est ce que nous ne pouvons décider. Cependant une anecdote qui paraît vraie, et qui malheureusement ne fut connue qu’après la mort de Molière, peut justifier jusqu’à un certain point sa jeune épouse.

Par un singulier hasard, il y avait à Paris une fille entretenue, appelée Latourelle, qui ressemblait parfaitement à madame Molière : cette fille se servait pour ses intrigues d’une entremetteuse nommée madame Ledoux. Toutes les fois que cette dernière était instruite que quelque homme avait de l’inclination pour madame $66$ Molière, ce qui arrivait souvent, car cette actrice était charmante surtout au théâtre, elle s’abouchait avec cet homme, lui disait que madame Molière voulait conserver les dehors d’une bonne conduite, mais qu’elle était loin d’être insensible à des hommages et à des présents ; qu’ainsi elle pouvait consentir à recevoir un amant dans une maison tierce. Alors, avec le plus grand mystère, elle introduisait l’amant chez elle, et lui procurait un tête-à-tête avec mademoiselle Latourelle. Celle-ci recommandait à son amant de ne lui jamais parler au théâtre, et lui faisait promettre un secret inviolable sur les liaisons qu’elle avait avec lui. Ce manège dura quelque temps ; mais les amants ne furent pas assez discrets pour que des bruits défavorables à madame Molière ne se répandissent et ne désespérassent son mari.

Un an après la mort de Molière, tout fut découvert. Lescot, président au parlement de Grenoble, devint éperdument amoureux de la jeune veuve. Madame Ledoux, à laquelle il s’adressa, lui procura plusieurs entrevues avec mademoiselle Latourelle, et il crut jouir du plus grand bonheur. Ses libéralités furent considérables. Chaque jour il allait au théâtre pour admirer celle qu’il croyait posséder ; mais il n’osait, d’après les recommandations qu’on lui avait faites, ni lui parler, ni lui faire aucun signe d’intelligence. Un matin que mademoiselle Latourelle avait promis de déjeuner avec lui chez madame Ledoux, elle manqua au rendez-vous. Le président, furieux et impatient, alla le soir à la comédie ; madame Molière jouait. Il $67$ se met sur le théâtre, lui fait plusieurs signes ; mais elle n’a pas l’air de le connaître : enfin, la pièce étant terminée, il la suit dans sa loge, lui adresse les reproches les plus vifs, et se plaint de ce qu’elle a manqué au rendez-vous. Madame Molière le croit fou, et le prie de se retirer. Il éclate alors, lui rappelle qu’il vit avec elle depuis longtemps, et lui marque les circonstances les plus détaillées de leur liaison. Madame Molière, très irritée, appelle ses camarades qui accourent. Le président, furieux, traite sa prétendue maîtresse comme la plus vile des créatures : on ferme les portes, on appelle un commissaire, et le président est envoyé en prison. Dans son interrogatoire, cet homme parla beaucoup de madame Ledoux : on l’arrêta, ainsi que mademoiselle Latourelle ; elles avouèrent qu’elles avaient trompé plusieurs personnes comme le président, et ces deux femmes furent fustigées devant l’hôtel des comédiens.

Malheureusement Molière ne put connaître cette aventure singulière, qui aurait peut-être calmé ses soupçons jaloux.

Accablé de la maladie qui devait le conduire au tombeau, tourmenté par une toux continuelle, il s’occupait du *Malade imaginaire,* dont il espérait beaucoup de succès. Sou attenté ne fut pas trompée : on rit plus que jamais aux dépens de la médecine et des médecins ; et les connaisseurs admirèrent la profondeur du rôle de Béline. Béralde ne fut pas aussi généralement approuvé, parce qu’il s’éloigne un peu de la mesure et de la modération $68$ que son caractère semble annoncer. Perrault, qui s’éleva contre *Le Malade imaginaire,* eut la simplicité d’appuyer sa critique sur. ce passage de l’Écriture : *Honora medicum propter necessitatem.* On se moqua de lui comme des médecins.

Le jour de la quatrième représentation de cette pièce, Molière souffrait de la poitrine plus qu’à l’ordinaire : il ordonna qu’on commençât à quatre heures. Baron et sa femme, qui s’aperçurent de son état, le conjurèrent de ne point jouer : *Eh ! que feront,* dit-il, *tant de pauvres ouvriers ? je me reprocherais d’avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.* Il souffrit beaucoup pendant la représentation ; mais on ne s’aperçut pas que la douleur influât sur son jeu. En prononçant le mot *juro* dans la cérémonie, il lui prit un vomissement de sang qui porta l’effroi dans la salle, et qui fit cesser le spectacle. On le transporta chez lui, où il mourut le soir même entre les bras de deux sœurs de la Charité auxquelles il donnait asile. Ce fut le vendredi 17 février 1673 ; il avait cinquante-trois ans. Ainsi la mort de ce grand homme fut accélérée par un de ces actes d’humanité qui lui étaient familiers.

Madame Molière, ayant appris que l’archevêque de Paris. (Harlay) voulait refuser à son époux la sépulture ecclésiastique*,* s’écria : *Quoi ! l’on refusera la sépulture à celui qui, dans la Grèce, eut mérité des autels !* Elle fit des démarches auprès du roi, qui, regrettant sincèrement un si grand génie, engagea l’archevêque à se désister de son opposition. Ce prélat permit qu’on enterrât Molière $69$ à Saint-Joseph dans la rue Montmartre. Deux prêtres allèrent chercher son corps ; mais la populace du quartier, soulevée par ses ennemis, s’arma de pierres et voulut empêcher la cérémonie. Madame Molière parut devant cette multitude, lui jeta de l’argent, parvint à l’apaiser ; et ces mêmes hommes qui avaient eu le dessein de troubler le convoi se disposèrent à le suivre avec respect. L’enterrement eut lieu quatre jours après la mort de Molière. Ses amis, ceux qui avaient eu des rapports avec lui, au nombre de cent, le suivirent avec des flambeaux. Il ne laissa qu’une fille qui n’eut pas d’enfants[[6]](#footnote-6). Sa veuve épousa dans la suite Guérin Destriché, comédien médiocre.

Boileau, La Fontaine et le père Bouhours firent des vers sur sa mort. Boileau lui rendit un hommage dans lequel il ne crut devoir mettre aucune restriction. Ce fut eu 1677, quatre ans après sa mort. Il est remarquable que dans *L’Art poétique,* qui ne parut complet qu’en 1674, Boileau s’exprime d’une manière beaucoup moins absolue ; mais l’épître à Racine étant postérieure de trois ans, on peut croire que les véritables sentiments de l’auteur sont exprimés dans les vers suivants :

Ayant qu’un peu de terre, obtenu par prière,

Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,

Mille de ses beaux traits, aujourd’hui si vantés,

Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

$70$ L’ignorance et l’erreur à ses naissantes pièces

En habits de marquis, en robes de comtesses,

Venaient pour diffamer son chef-d’œuvre nouveau,

Et secouaient la tête à l’endroit le plus beau :

Le commandeur voulait la scène plus exacte ;

Le vicomte indigné sortait au second acte ;

L’un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,

Pour prix de ses bons mots le condamnait au leu ;

L’autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,

Voulait venger la cour immolée au parterre.

Mais sitôt que d’un trait de ses fatales mains,

La parque l’eut rayé du nombre des humains,

On reconnut le prix de sa muse éclipsée :

L’aimable comédie avec lui terrassée ;

En vain d’un coup si rude espéra revenir,

Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Ces vers admirables sont l’expression fidèle de l’influence que Molière obtint sur son siècle. Toutes les fausses prétentions avaient été attaquées par lui : il était naturel que ceux qui en étaient atteints se révoltassent contre un censeur aussi hardi ; mais il était naturel aussi que les bons esprits le soutinssent, et que ses adversaires mêmes ne pussent, après sa mort, se dissimuler son mérite

Les deux autres pièces sont moins connues : voici l’épitaphe composée par La Fontaine :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,

Et cependant le seul Molière y gît.

Leurs trois talents ne formaient qu’un esprit.

Dont le bel art réjouissait la France.

$71$ Ils sont partis, et j’ai peu d’espérance

De les revoir, malgré tous nos efforts.

Pour un long temps, selon toute apparence,

Térence et Plaute, et Molière sont morts.

Le père Bouhours composa les stances suivantes :

Ornement du théâtre, incomparable acteur,

        Charmant poète, illustre auteur,

        C’est toi dont les plaisanteries

Ont guéri des marquis l’esprit extravagant ;

        C’est toi qui par tes momeries,

        As réprimé l’orgueil du bourgeois arrogant.

        Ta muse, en jouant l’hypocrite,

        A redressé les faux dévots ;

        La précieuse à tes bons mots

        A reconnu son faux mérite :

        L’homme ennemi du genre humain,

        Le campagnard qui tout admire

        N’ont point lu tes écrits en vain ;

Tous deux se sont instruits en ne pensant qu’à rire.

En vain tu réformas et la ville et la cour :

        Mais quelle en fut la récompense ?

        Les Français rougiront un jour

        De leur peu de reconnaissance :

        Il leur fallait un comédien

Qui mit à les polir son art et son étude ;

Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,

Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,

Tu les avais repris de leur ingratitude.

À l’époque de la mort de Molière, il existait à Paris trois théâtres français, le sien, l’hôtel de Bourgogne et le Marais. La troupe de Molière, craignant avec raison de ne $72$ plus pouvoir se soutenir, voulût se réunir à celle de l’hôtel de Bourgogne ; mais elle fut refusée. Pour comble de malheur, quelque temps après, on lui ôta la salle du Palais royal. Après plusieurs sollicitations auxquelles le nom de Molière donnait un grand poids, on lui accorda la salle d’Opéra que le marquis de Sourdeac avait fait bâtir dans la rue Mazarine. La même année cette troupe fut réunie à celle du Marais : trois ans après, en 1680, il n’y eut plus qu’un théâtre français.

1. Voy. Métaphysique de Descartes. [↑](#footnote-ref-1)
2. Il est certain que la comédie des *Précieuses* lut composée et représentée pour la première fois à Paris, et non en province, comme le dit M. de Voltaire, d’après Grimarets. Ce fait est atteste par doux auteurs contemporains, Devisé et Somaise. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Bourgeois Gentilhomme*, acte III, scène IX. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ouvrage de l’abbé d’Aubignac, alors beaucoup lu. [↑](#footnote-ref-4)
5. Voy. Discours préliminaire. [↑](#footnote-ref-5)
6. La fille de Molière, dont l’éducation- avait été négligée, se laissa enlever par un- M. de Montalant, qui vécut longtemps avec elle à Argenteuil. [↑](#footnote-ref-6)